

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE. — N° 43

LES EUNUQUES
ÉTUDE ANATOMO-PHYSIOLOGIQUE
ET SOCIALE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

(SECTION DE MÉDECINE)

Présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 28 Juillet 1910

PAR

Mohamed A. EL GUINDY

Né le 11 Août 1883, au Caire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Juillet 1910



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE. — N° 43

LES EUNUQUES

ÉTUDE ANATOMO-PHYSIOLOGIQUE ET SOCIALE

THÈSE
POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
(SECTION DE MÉDECINE)

Présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 28 Juillet 1910

PAR

Mohamed A. EL GUINDY

Né le 11 Août 1883, au Caire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Juillet 1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESSEUR

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	{	MM. LÉPINE
Cliniques chirurgicales		TEISSIER
Clinique obstétricale et Accouchements	{	BARD
Clinique ophtalmologique		PONCET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		JABOULAY
Clinique des maladies mentales		FABRE
Clinique des maladies des enfants		ROLLET
Clinique des maladies des femmes		NICOLAS
Physique médicale		PIERRET
Chimie médicale et pharmaceutique		WEILL
Chimie organique et Toxicologie		POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique		CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		HUGOUNENQ
Anatomie		MOREL
Anatomie générale et Histologie		BEAUVISAGE
Physiologie		GUIART
Pathologie interne		TESTUT
Pathologie et Thérapeutique générales		RENAUT
Anatomie pathologique		MORAT
Médecine opératoire		ROQUE
Médecine expérimentale et comparée		COLLET
Médecine légale		PAVIOT
Hygiène		POLLOSSON (M.)
Thérapeutique		ARLOING
Pharmacologie		LACASSAGNE
		COURMONT (J.)
		PIC
		FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,
Pathologie externe	VALLAS,
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGES DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL.	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	ag
Accouchements	COMMANDEUR —	
Matière médicale	MOREAU —	
Embryologie	REGAUD, —	
Anatomie topographique	PATEL —	

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
SAMBUC	REGAUD	J. LÉPINE	NOGIER
COURMONT (P.)	COMMANDEUR	LESIEUR	LATARGET, ch..
CHATIN	GAYET	Etienne MARTIN	BÉRIEL, ch..
VILLARD	NEVEU-LEMAIRE	LAROYENNE	BRETIN, ch..
TIXIER	PATEL	VORON	THÉVENOT, ch..

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. MORAT, *Président* ; FLORENCE, *Assesseur* ;
MM. ÉTIENNE MARTIN et LATARGET, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*En témoignage de toute mon affection et
de ma profonde reconnaissance.*

A MES SŒURS

A MES NEVEU ET NIÈCE

A mon Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR MORAT

A MES AMIS

INTRODUCTION

Encouragé par nos maîtres et nos amis, nous avons entrepris ce travail. Nous ne nous illusionnons pas sur l'importance, l'étendue de cette question qu'ont abordée des maîtres et des savants, et qui a été traitée dans la ville même de nos études par M. le professeur Lortet. Notre travail a tout d'abord été un travail de synthèse, et nous avons cru devoir résumer l'état actuel de la question, tant au point de vue de l'anatomie et de la physiologie qu'au point de vue social et religieux.

Nous avons apporté notre contribution à l'étude de l'eunuchisme par deux observations personnelles et inédites. Nous les avons fait suivre des commentaires et des réflexions qu'elles nous ont suggérés; nous pouvons en indiquer la portée en disant que notre première observation nous a conduit à étudier les effets de la castration sur la sécrétion interne de certains organes, autrement dit, à considérer la corrélation qui existe entre la sécrétion interne de la glande interstitielle, et la sécrétion interne de l'hypophyse, des capsules surrénales, du corps thyroïde, et les troubles qui peuvent résulter de ce défaut de corrélation par l'ablation testiculaire.

Nous n'avons pas négligé les autres effets anatomiques et physiologiques de la castration, et nous avons apporté les résultats de nos recherches personnelles pour confirmer les données des auteurs qui nous ont précédé.

Après l'exposé de notre seconde observation, intéressante à de nombreux points de vue, nous avons souligné le fait de l'érection et de l'éjaculation possibles, chez un individu dont le cordon spermatique avait été sectionné, mais nous avons aussi exposé les résultats de l'analyse chimique et des recherches microscopiques, et constaté l'absence de spermatozoïdes, dans le but de réfuter certaines assertions, et de confirmer les études de la plupart des auteurs.

Ces observations font partie du chapitre anatomique et physiologique de notre thèse.

Nous l'avons fait précéder de quelques données historiques, puis nous avons exposé le manuel opératoire, si l'on peut dire de l'eunuchisme.

Enfin, notre travail se termine par l'étude des eunuques devant la loi, les religions, la société, et par les idées que nous a suggérées la question.

Mais, avant d'entreprendre ce labeur, qu'il nous soit permis de jeter un regard en arrière et de dire toute notre reconnaissance à tous les maîtres et à tous les amis que nous avons connus à Lyon, et dont nous garderons toujours un charmant et inébranlable souvenir.

Durant notre vie d'étudiant nous avons trouvé auprès de M. le professeur Morat l'accueil le plus cordial et, nous pouvons le dire le plus affectueux. Il nous donne

aujourd'hui une dernière preuve de sa bienveillance, en nous faisant le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse. Nous l'assurons très sincèrement de notre infinie gratitude et nous n'oublierons jamais toute la bonté et toute l'affabilité que lui et sa famille, à qui nous adressons notre meilleur souvenir, n'ont jamais cessé de nous témoigner.

Nous garderons un souvenir ineffaçable des affectueux conseils et de la sympathique protection que nous avons trouvés auprès de M. le professeur Lacassagne, dont nous avons pu constater, comme tous nos compatriotes, le dévouement et la grande bonté.

Enfin nous assurons de notre vive reconnaissance M. le doyen Hugounenq, M. le professeur Lambert et Madame. Nous adressons un cordial souvenir à M^{me} et M. Bayle, secrétaire de la Faculté de Médecine.

A tous nos maîtres si dévoués des hôpitaux et de la Faculté, merci.

LES EUNUQUES

ÉTUDE ANATOMO-PHYSIOLOGIQUE ET SOCIALE

HISTORIQUE

DES MUTILATIONS EN GÉNÉRAL ;
DES MUTILATIONS SEXUELLES EN PARTICULIER

De tous temps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la pratique des mutilations a subsisté avec plus ou moins d'intensité, suivant les peuples, les pays ou les époques. Le but de ces procédés barbares n'est pas moins varié que les parties du corps humain qui en sont l'objet. Tantôt il s'agit d'un fanatique religieux, qui, par humiliation ou pour se préserver contre des tentations charnelles, fait le sacrifice d'une partie quelconque de son individu. Tantôt, le but poursuivi est plus pratique : pour faciliter leurs mouvements, pour manier leur arc avec plus d'aisance, ainsi que nous le raconte Hérodote, les Amazones n'hésitent pas à se brûler la mamelle droite.

De nos jours, les Indigènes australiens se taillaient le tronc de larges balafres ou sacrifient une phalange,

un doigt même, au cours de cérémonies rituelles ; des naturels des peuplades africaines taillent leurs incisives en forme de dent de scie ; ailleurs, ce sont les Botocudos de l'Amérique du Sud, qui modifient leur physionomie, allongent la lèvre inférieure ou le lobule de l'oreille, en les perforant et en y suspendant de lourds ornements de cuivre ou de bois.

Toutes ces pratiques barbares nous étonnent, excitent un instant notre curiosité, mais ne sauraient retenir longtemps notre attention ; l'effet produit peut être contraire à notre esthétique, peut entraîner des accidents, mais il est incapable d'apporter des modifications graves dans un organisme, de bouleverser l'anatomie et la physiologie de l'être humain. Nous retrouvons au contraire ces troubles graves et profonds, comme conséquence d'une mutilation éminemment barbare et cruelle, celle qui atteint les organes génitaux, partiellement ou totalement, et a reçu les noms de castration, d'éviration, d'eunuchisme.

Nous laissons de côté, avec intention et parce qu'elle ne rentre pas directement dans le cadre que nous nous sommes tracé : l'automutilation sexuelle.

Et cependant, cette variété est une des plus fréquentes. Elle a du reste fait l'objet d'intéressants travaux ; nous pourrions citer intégralement un article paru dans l'*Echo médical du Nord* sous la signature de MM. Raviart et Lorthiois, en janvier 1910 : « De l'automutilation à propos de quelques cas inédits » ; ils insistent avec raison sur l'influence des idées délirantes sur la fréquence de l'automutilation. Ces idées délirantes roulent principalement sur des sujets reli-

gieux : la superstition, les scrupules peuvent pousser à l'automutilation sexuelle ; la mélancolie, la lypémanie, la monomanie, les idées mystiques de culpabilité, de grandeur, les conceptions délirantes les plus diverses peuvent être invoquées comme causes occasionnelles de cette pratique.

C'est à l'eunuchisme de l'Orient que nous consacrons ce travail, c'est surtout aux accidents, aux troubles graves qui en découlent que nous nous arrêterons.

Malgré nos recherches, nous ne pouvons fixer une date précise de l'apparition de l'eunuchisme. Nous admettons qu'il a existé de tous temps ; l'histoire ancienne nous fournit de nombreux cas.

Pour deux peuples seulement, l'histoire reste muette relativement à l'eunuchisme : les Celtes et les Germains ; il semblerait donc que cette mutilation n'ait pas été pratiquée chez eux. C'est là l'exception.

En Egypte, où ce fut longtemps le châtement du viol, le deuxième roi de la douzième dynastie, Ammamènes, a été tué par ses eunuques. Ce nom, que l'on rencontre fréquemment dans l'histoire égyptienne, était aussi donné à un officier de cour servant dans l'intérieur du palais ; il prête donc aisément à confusion : Putiphar, par exemple, eunuque de Pharaon, avait femme et enfants.

En Chine, cette pratique est connue depuis les temps les plus reculés. Les écrits chinois, datant de 1100 ans avant J.-C., font déjà mention des eunuques. Un empereur, Chou-Koung, de la dynastie de Tschou, avait rendu un décret qui avait établi les peines suivantes : la marque au fer rouge sur la tête, amputa-

tion du nez, la section des oreilles, l'amputation des pieds et des mains, la castration et la décapitation.

Hérodote en attribue l'invention aux Assyriens et aux Perses, tandis que pour Claude elle remonterait à Sémiramis. C'est l'expédient dont elle usa lorsqu'elle voulut, à la mort de Ninus, son mari, monter sur le trône, afin que ceux qui la devaient approcher, n'eussent dans leur voix et leur extérieur rien qui put déceler cette usurpation. Ce fait seul prouve une connaissance anticipée des effets de la castration.

Cette institution a été développée par les Grecs et les Romains.

Le but poursuivi dans cette mutilation est éminemment variable : fanatisme religieux, appât du gain et commerce, jalousie ridicule peuvent expliquer la faveur dont elle jouit chez certains peuples.

Longtemps la légende subsista, transmise depuis l'antiquité par la tradition populaire, que l'homme était arrivé à cette pratique par l'observation de l'animal, du castor ; les chasseurs rapportaient que, sur le point d'être pris, le castor se castrait avec ses incisives et abandonnait ses testicules.

Du mot *castor* serait venue l'expression *castorare* (faire comme le castor, châtrer), puis *castrare*.

Peu importe la légende ; il nous paraît plus simple et plus vrai de voir dans le mot *castrer*, le mot latin *castrum* (couteau).

Nous avons parlé de fanatisme pour expliquer l'origine de cette pratique ; il importe que nous précisions. Pourquoi ce fanatisme a-t-il trouvé à se satisfaire dans une pratique aussi cruelle ? C'est que, à notre avis,

ils'inspirait du rôle considérable des organes sexuels, de cette sorte de divinité dont on avait investi le phallus, de la toute-puissance de cet organe sacré.

On jurait par lui dans l'Égypte ancienne et lorsqu'on faisait un serment, on portait la main aux parties génitales (de cette ancienne coutume est probablement venu le mot *testis*).

On portait en procession dans cette même contrée le phallus.

Les matrones romaines ne craignaient pas de le suspendre à leur collier sous forme d'amulettes, afin de se rendre Lucine plus favorable.

« Cette partie de notre corps estoit déifiée, écrit Montaigne, et en plusieurs cérémonies, l'effigie estoit portée en pompe à l'honneur de diverses divinités. Les dames égyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et pesant chascune selon sa force ; outre ce que la statue de leur dieu en representoit qui surpassoit en mesure le reste du corps. Les sages matrones de Rome estoient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus ; et sur ses parties moins honnestes, faisoit-on seoir les vierges au temps de leur nopces. »

Ce dernier fait est relaté par saint Augustin. Cette coutume semble être originaire de l'Inde. Et Duquesne rapporte (*Voyage dans l'Inde*) qu'il a vu, dans une pagode des environs de Pondichéry, de jeunes mariées venant faire au dieu, le sacrifice de leur virginité ; on les faisait asseoir sur un lingam en bois ou en fer.

Dans toutes les parties du monde, au Mexique, en

Bretagne, aux Indes, on rencontre encore des monuments monolithiques, figurant d'immenses phallus qu'érigea cette forme de l'idolâtrie païenne, d'où naquirent : aux Indes, le culte de Siva et du lingam (membre viril); chez les Phéniciens, le culte de Tanit l'Omniféconde et du cône de pierre noire, « cette signification de la vie érigée comme un obélisque d'ombre, à aspect de gigantesque phallus ».

On sait que les Grecs érigèrent des temples au dieu Priape.

Il est dit, d'autre part, dans les textes juifs, que le peuple d'Israël adora momentanément, lui aussi, cette divinité.

On conçoit donc aisément que le fanatisme de ces peuples barbares ait poussé, dans un esprit de sacrifice, à la mutilation des parties sexuelles; c'était offrir à la divinité le meilleur, le plus beau de soi-même, et dans l'esprit de ces hommes, la divinité ne pouvait recevoir de présent plus digne d'elle et plus capable d'attirer sur leurs têtes toutes les faveurs, tous les bienfaits.

Mais le but poursuivi est loin d'avoir été toujours aussi noble et beau, pourrait-on dire. Plus souvent, c'est le mercantilisme vulgaire qui poussa des peuplades à des mutilations, à la castration complète de jeunes enfants, qui, expédiés dans les centres, sur les marchés où l'eunuque a toute sa valeur, rapportaient des sommes plus ou moins considérables. C'est ainsi que le centre de l'Afrique et de l'Abyssinie envoya longtemps sur les grands marchés de la Turquie, de la Perse, de nombreux eunuques.

Enfin, la jalousie de certains chefs, de souverains barbares et polygames, devait forcément trouver chez ces êtres incomplets une sécurité et une tranquillité absolues.

Joignons à ces considérations les satisfactions que la vengeance pouvait y trouver; ajoutons que la castration a parfois servi à punir un criminel, et nous ne nous étonnerons pas que l'eunuchisme ait survécu jusqu'à nos jours, qu'il soit encore en honneur en certains pays, ainsi que nous le verrons plus loin, et qu'il nous ait été possible de faire l'étude détaillée d'un cadavre d'eunuque, que nous pûmes observer récemment.

DÉFINITIONS. — TECHNIQUE OPÉRATOIRE

Nous laisserons intentionnellement de côté, dans le cours de ce travail, les eunuques naturels ou cryptorchides ; tout au plus en parlerons-nous au cours des données physiologiques qu'il nous faudra discuter. C'est qu'en effet, traiter de cette catégorie d'eunuques ne rentre point dans le cadre de notre thèse ; d'autres que nous s'en sont chargés, et il nous suffira de rappeler plus tard leurs conclusions et de les mettre en parallèle avec les nôtres.

Sous ce nom d'eunuques, nous comprendrons aussi bien les individus que l'on a complètement émasculés, que ceux auxquels on a pratiqué l'ablation des testicules seuls, ou l'écrasement simple des cordons.

Les premiers sont appelés les castrats ; aux spadones, on laisse la verge ; enfin les thilbia ont subi cet écrasement dont nous venons de parler.

La plus grosse partie de notre travail est consacrée aux castrats, eunuques proprement dits, si l'on peut dire.

Nous avons donc cru faire œuvre intéressante en exposant ici comme le manuel opératoire de l'eunu-

chisme, qui peut se résumer en deux méthodes principales :

- a) la méthode soudanaise et abyssine.
- b) la méthode chinoise.

Nous n'avons pas cru devoir nous étendre sur les moyens employés pour enlever les testicules seuls, et produire un spadone, ou pour écraser le cordon spermatique d'un futur thilbiæ. Aucune particularité digne d'être notée ne ressort de l'étude de ces opérations.

Il n'en est pas de même, avons-nous dit, de la castration vraie. Nous allons d'abord parler de la méthode soudanaise.

A. Méthode soudanaise. — Le futur eunuque est étendu à terre ou sur une table ; les parties liées à leur base au moyen d'une corde sur laquelle on opère une traction énergique. L'amputation est faite à l'aide d'un rasoir. La plaie est ensuite pansée avec du petit plomb de fusil, des substances astringentes, de l'huile bouillante ou du miel très chaud. Ce dernier procédé est employé par les Gallas, peuples du sud de la Nubie.

Une fois l'hémorragie arrêtée, on fixe dans l'urètre, jusqu'à parfaite guérison, une sorte de clou en plomb d'une longueur de 5 centimètres, légèrement recourbé et terminé par une extrémité renflée. Cette tige métallique pénètre dans la vessie ; elle y est reliée par des fils et une bande de linge qui ceint le ventre et les reins, et maintenue par un morceau de toile fixé à la ceinture en avant et en arrière.

L'opération, comme on le voit, est primitive ; elle

peut laisser après elle des cicatrices vicieuses ou des chéloïdes cicatricielles.

Un moyen plus barbare encore est parfois employé. Aussitôt l'ablation des organes faite, on introduit dans l'urètre non plus un clou, mais un morceau de roseau saillant de deux pouces, afin que le rejet de l'urine se fasse sans interruption. On applique ensuite un emplâtre sur la plaie, et le patient est enterré jusqu'au cou dans un trou rempli de sable chaud et sec, tandis que les assistants piétinent le sol autour de lui. Cette manœuvre est faite dans le but de réduire le blessé à l'immobilité la plus rigoureuse, élément que l'on considère comme indispensable au succès.

Une fièvre intense ne manque pas de se déclarer dans les heures qui suivent. Pendant trois jours le blessé est soumis à la diète hydrique. Une alimentation liquide, saine et fortifiante, suivra.

Une semaine après, en moyenne, on l'exhume. On ne redoute plus l'hémorragie ! Le plus souvent, la cicatrisation est définitivement obtenue dans un mois.

Les statistiques ne sont pas d'accord sur le résultat de l'opération. Quelques-uns trouvent que sur cent opérés, qui sont pour la plupart des enfants de six à douze ans, quatre-vingt-dix succombent. D'autres trouvent cette estimation trop pessimiste. Thévenot déclare qu'à peu près le quart des opérés survivrait. Un sur sept seulement d'après Chardin. Clot Bey, fondateur et directeur de l'Ecole de médecine du Caire et médecin en chef du pacha d'Egypte, estime que le tiers résiste à l'opération. C'est aussi l'opinion de Paulitschke.

B. **Méthode chinoise.** — En Chine, les eunuques ne pouvant être employés que dans le Palais impérial, et chez quelques Princes, comme nous le dirons plus bas, la technique opératoire, ainsi que le cérémonial préliminaire différent de ce que nous avons dit de la méthode soudanaise.

Les châtreurs, fonctionnaires héréditaires, comme le sont d'ailleurs les bourreaux, habitent un bâtiment situé près de l'une des portes du palais, et c'est dans cette demeure que se fait l'opération. Le prix en est de six taëls (24 francs).

Dans ce pays l'eunuchisme est d'ailleurs volontaire, aucune loi ne s'y opposant.

On commence par faire prendre un bain très chaud au futur eunuque, et parfois on lui fait absorber une drogue spéciale destinée à lui procurer une anesthésie relative.

Il est ensuite étendu sur une planche à demi inclinée.

Un aide lui maintient fortement le torse, tandis que deux autres assistants immobilisent les jambes et les tiennent écartées.

On lui entoure étroitement le ventre et les cuisses par des bandes de toile.

Les parents, s'il s'agit d'un enfant, l'homme, si c'est un adulte, sont alors solennellement interrogés pour savoir s'ils regrettent la décision prise. Si le patient semble indécis, il est détaché et renvoyé. Mais, s'il montre du courage, et c'est le cas en général, les parties génitales, empoignées et tordues, afin d'en chasser le plus de sang possible, sont rapidement tranchées au ras du pubis à l'aide d'un couteau recourbé. Quelquefois

le châtreur emploie, mais rarement, des ciseaux, une hachette, ou un couteau à lame droite rappelant les couteaux d'autopsie.

Quelquefois avant de faire l'amputation, l'opérateur exerce sur la verge et les bourses un massage graduellement croissant pour endormir la sensibilité. Ramassant ensuite les organes à poignée, il les entoure d'une petite bande de soie régulièrement roulée de l'extrémité à la base et, progressivement serrée jusqu'à donner aux parties l'aspect d'un boudin allongé.

Les organes une fois sectionnés, on introduit dans le canal la petite cheville de bois ou d'étain, qui sera maintenue en permanence, pendant les premiers mois, et retirée seulement au moment des mictions. La blessure, lavée à l'eau poivrée, est recouverte de compresses de papier imbibées d'eau froide et, le tout est bandé soigneusement. Ou bien encore, un aide applique immédiatement sur la plaie sa main remplie d'une poudre styptique, à base d'agaric, d'alun et de résines aromatiques. Lorsque l'hémostase semble à peu près complète, on place un bandage compressif.

A ce moment, deux aides saisissent le blessé sous les bras et le font marcher autour de la salle pendant deux ou trois heures, après quoi il est autorisé à se coucher.

Ce n'est qu'au bout de trois jours, pendant lesquels le malade est privé de boisson, et souffre non seulement de sa plaie, mais encore et surtout de la rétention d'urine par obstacle, que le pansement est enlevé ainsi que la cheville urétrale, et que le malade peut pisser ou tout au moins essayer de le faire, car il ne réussit pas toujours. S'il peut uriner, il est considéré comme guéri

et félicité de ce chef. Mais, si la miction ne peut pas se faire, l'opéré est destiné à mourir au milieu de souffrances atroces. Il y a rétention d'urine, avec toutes ses conséquences, et les Chinois ne se servent point de cathéters.

Après l'amputation, il reste une large plaie généralement triangulaire, à sommet inférieur. La réparation se fait par bourgeonnement et demande en moyenne cent jours. Il faut que la cicatrice soit absolument plane, pour que l'opération soit considérée comme parfaite. Il n'en est pas toujours ainsi, et si l'inspecteur des précieux (nom des organes sacrifiés) trouve que les bourgeons charnus, après la cicatrisation définitive, rappellent trop la verge, l'eunuque porteur de cette déformation est réprimandé et tenu à s'en débarrasser sous peine d'expulsion.

Malgré le procédé très primitif de cette opération, les accidents, quoique cela puisse paraître paradoxal, sont rares. La mort, d'après Matignon, ne surviendrait que dans 3 à 4 pour 100 des cas.

Suivant d'autres auteurs, au contraire, l'opération ne réussirait guère que deux fois sur trois chez les enfants, et moitié moins chez les adultes.

L'incontinence de l'urine est la complication la plus fréquente; plus tard la rétention viendra. Et c'est chez les sujets jeunes qu'on la verrait de préférence. Le premier de ces accidents est toléré par l'opérateur pendant quelque temps, mais bientôt, si l'incontinence se prolonge, le patient reçoit des coups. Ce traitement est considéré comme efficace et excellent et, en conséquence, il continue jusqu'à la disparition de l'infirmité. Les

opérés souillent leur couche et leurs habits, et les fermentations ammoniacales à odeur désagréables qui en résultent ont fait créer par les Chinois l'expression populaire : « Il pue comme un eunuque, on le sent à cinq cents pas. »

D'autres procédés, plus barbares encore, sont en usage ; mais ils sont plus rares ; on en trouve toutefois des relations dans l'histoire de la guerre de l'Abyssinie et de l'Italie.

Chaque soldat italien, après avoir été préalablement déshabillé est renversé et tenu à terre par quatre Abyssins, tandis qu'un cinquième, armé d'un espèce de yatagan ou d'un sabre, fait un pli à la peau au niveau de l'ombilic, l'incise, la découpe en forme de lanière dans la direction des parties génitales, élargit sa bande au fur et à mesure qu'il s'approche de celles-ci, et les rase totalement à leur tour, par deux coups de tranchants, l'un à gauche, l'autre à droite. L'hémorragie est rapide et abondante. Pour l'arrêter, leur barbarie leur a suggéré l'idée de verser immédiatement sur cette vaste plaie béante — autre moyen d'atroce torture ! — du beurre bouillant, qui, paraît-il, fait merveille, puisque 40 pour 100 de ces malheureux survivent à ces lésions et rentrent trois mois après dans leurs foyers, s'il y a échange de prisonniers.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir toute la barbarie des divers procédés dont il vient d'être question ; il est étonnant que les proportions de mortalité ne dépassent pas les chiffres qu'elles atteignent en moyenne, et qui surprennent.

ÉTUDE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DES EUNUQUES

Nous avons établi au chapitre « Manuel opératoire », trois catégories d'eunuques; cette division trouvera encore son application ici. Il est en effet évident, que les effets d'une castration totale, ou de l'ablation seule des testicules, doivent avoir des conséquences bien différentes. C'est ce qui ressort aussi des travaux scientifiques de nos prédécesseurs, que de nos observations.

Nous étudierons donc tout d'abord les castrats vrais, leur anatomie, leur physiologie ; mais ici une subdivision s'impose suivant que l'opération a été pratiquée chez l'enfant ou chez l'adulte. Dans les deux cas, les suites opératoires ne sont pas identiques, nous le verrons.

Au cours de ce chapitre, nous exposerons tout d'abord l'état actuel de la question, les travaux scientifiques et les données récentes ; puis nous exposerons notre observation en la faisant suivre des réflexions qu'elle nous a suggérées — et cela pour chacune des divisions adoptées.

Voyons tout d'abord ce qu'il advient d'un individu qui a été castré dans sa jeunesse.

C'est là, disons-le de suite, le cas le plus intéressant ; c'est celui qui retiendra le plus notre attention. C'est celui que nous avons pu le mieux observer

Opéré jeune.

Le jeune castrat présente au cours de sa vie des caractères bien nets et bien étudiés, ou plutôt il garde presque toujours le même caractère, dont le principal signe est une sorte d'infantilisme.

Lors de la puberté, ce jeune individu ne subira aucun de ces changements qui, physiquement, intellectuellement, moralement, atteignent l'individu normal. Il reste enfant, et de plus devient efféminé.

Sa peau est fine, douce au toucher ; le système pileux est peu développé, juvénile ; il n'y a pas de poils à la face, non plus qu'aux aisselles ou au pubis ; s'il en existe quelques-uns ils sont rares, courts, grêles, duveteux.

Plus tard, ces individus parvenus à l'âge adulte se signaleront par leur haute taille ; leur buste est court, proportionnellement à leurs membres inférieurs et supérieurs qui sont très longs. Ces particularités signalées par Godard, de Amicis (1883) et d'autres, sont en rapport avec un mode spécial d'accroissement des os ; ceux-ci, particulièrement les os longs, sont grêles, allongés. Les saillies et crêtes d'insertions musculaires sont absentes ou peu accusées.

C'est la persistance des cartilages de conjugaison,

surtout dans les membres inférieurs et la diminution notable de la sécrétion des phosphates qui sont les causes principales de ce mode d'accroissement. Cette diminution phosphatée a été indiquée et prouvée par les observations et expériences de Curatulo et de Torcelli en Italie, et en France par le Dr Chabrié qui en a fait une communication très importante au Congrès de Besançon, il y a quelques années.

Nous prenons à témoin de cet accroissement les trois squelettes d'eunuques suivants :

1° Le squelette rapporté par M. Lortet et qui se trouve actuellement au Musée du laboratoire de la Médecine légale à Lyon.

2° Le squelette d'Ecker, de Fribourg ;

3° Le squelette de Becker, d'Heidelberg.

Ils ont des dimensions beaucoup plus grandes que celles des squelettes des nègres normaux de la même race.

Nous aurons par exemple, pour l'eunuque de Lortet, les mensurations suivantes des divers segments de membres, prises d'après la méthode d'Ollier :

	RAPPORT EN 100					
	Eunuque	Nègre N° 1	Nègre N° 2	Eunuque	Nègre N° 1	Nègre N° 2
Taille . . .	180	151	160	100	100	100
Humérus. . .	37,2	28,5	30	20,66	18,81	19,25
Cubitus . . .	32,5	25,6	25,5	17,9	16,9	15,54
Radius. . .	30,6	23,6	24	16,9	15,58	15,00
Fémur. . .	53,5	39,9	45	29,7	26,34	28,81
Tibia . . .	46,3	34,7	36	25,72	22,9	22,89

Pour celui d'Ecker, de Fribourg, nous aurons par le même procédé le tableau suivant :

	RAPPORT EN 100					
	Eunuque	Nègre N° 1	Nègre N° 2	Eunuque	Nègre N° 1	Nègre N° 2
Taille . . .	183,9	151	160	100	100	100
Humérus . .	36,5	28,5	30	19,9	18,81	19,25
Cubitus. . .	32,2	25,6	25,5	17,5	16,9	15,94
Radius. . .	30,0	23,6	24,0	16,3	15,58	15,00
Fémur . . .	55,6	39,9	45,0	30,9	26,34	28,81
Tibia . . .	47	34,7	36,5	25,6	22,9	22,89

Nous avons trouvé dans le squelette de Lortet un humérus relativement court, un radius et un cubitus longs et faibles ; les métacarpiens, très allongés ainsi que les phalanges, constituaient une main étroite, presque simienne. Le fémur, très faible, ne présentait pas de courbure ; le tibia et le péroné, tous deux très grêles, sont d'une longueur tout à fait exagérée. Les pieds étaient plats, les phalanges et les métatarsiens très grêles et très longs.

Le crâne est dolicocephale, fait d'une moindre importance, la dolicocephalie se rencontrant souvent chez les races nègres. Les sutures sont bien conservées ; les sutures frontales, coronaires, sagittales et lambdoïdes se distinguent nettement.

Aux membres supérieurs et inférieurs, les cartilages de conjugaison persistent presque partout.

Le bassin revêt la forme féminine ; les ailes sont évasées, tous les diamètres sont plus grands que ceux du bassin masculin. Les trous ovales sont très hauts et

ne laissent entre eux qu'une symphise pubienne étroite. Le cartilage en Y est nettement visible.

Les constatations du professeur Poncet sont absolument en rapport avec ce que nous venons de voir. Cet auteur a constaté que la castration du lapin détermine en effet un allongement des os, des fémurs, des tibias, du sacrum, avec atténuation des courbures et agrandissement du canal médullaire.

L'accroissement du larynx, cause essentielle du changement du timbre de la voix chez l'adolescent, ne se produit pas chez l'individu émasculé qui, pour cette raison, conserve sa voix enfantine, avec un peu plus de force cependant à cause de l'agrandissement des cavités thoraciques, buccales et nasales.

Les organes génitaux, et en particulier la prostate, les vésicules séminales, présentent un arrêt de développement et une atrophie sur lesquels les auteurs ont bien insisté.

Il y a en effet des relations fonctionnelles étroites entre les testicules et la prostate surtout. Lannois (1894), dans des travaux basés sur l'embryologie, l'anatomie et la physiologie, confirme le fait. Entre l'évolution et la formation de la prostate et celles des testicules, on trouve des rapports intimes qui se traduisent parfaitement par les vices de conformation et les différentes atrophies testiculaires. Dans la monorchidie, le lobe correspondant de la prostate est habituellement seul atrophié, alors que l'atrophie prostatique est totale dans la cryptorchidie.

L'expérience de Guyon (1895), Albarran (1898) et la clinique d'après les observations de Belfield (1894),

Raunn (1891), Haynes (1894), White, Griffiths, Bryson, Watson (1894), Sinitzine, Lutkens, Guyon, Legueux, Albarran, Socin (1895) confirment ce fait et font de l'orchidectomie simple ou double l'une des meilleures interventions auxquelles on a recours contre les complications du prostatisme.

Il paraîtrait que les grandes fonctions sont plus ou moins influencées par la castration. Habituellement, les eunuques manquent de vigueur et d'énergie. Leurs muscles manquent de tonicité. Chez eux, les fonctions digestives sont ralenties et la nutrition retardée. Leurs urines, faiblement acides, sont pauvres en phosphates, en urée et autres produits azotés. Au moral, on présente les eunuques comme inférieurs; leur débilité et leur faiblesse sont partout citées. Nous ne croyons pas à l'extrême justesse de l'attribution de tous ces phénomènes à la castration. Car, avec celle-ci, il faut accuser, et pour une grande part, le genre de vie de ces mutilés. Soumettons les ennuques aux mêmes travaux que les normaux et, certainement d'après ce que nous avons constaté, nous aurons la preuve que ces accusations sont exagérées. La preuve nous est fournie d'ailleurs par des castrats célèbres, parmi lesquels je ne citerai que : Aristonicus, général de Ptolémée; Ali Agha, grand-vizir de Soliman, Phavronius, dont la réputation comme philosophe justifie la grande intelligence, ainsi que plusieurs autres, des rois très puissants et des administrateurs très distingués.

Il faudrait encore tenir compte de la race. Parmi les eunuques abyssins, on en trouvait beaucoup, non

seulement doux, sociables, intelligents, mais qui sont très estimés à cause de l'adresse et du dévouement dont ils font preuve.

Prenons encore à témoin les Skoptzy, qui sont généralement très honnêtes.

En prenant de l'âge, les eunuques deviennent épais : leur tissu cellulaire prédomine, et se charge de graisse : ils s'empâtent, acquièrent de l'embonpoint et prennent de bonne heure un facies flétri, jaunâtre, poupin et vieillot. Lorsqu'ils sont vieux, leur ventre est gros, mou et relâché ; leurs jambes massives, leur démarche lourde et pénible. La durée de leur vie est peut-être inférieure à la moyenne, ce qui n'empêche pas, cependant, certains d'entre eux d'atteindre un âge assez avancé.

A part quelques exceptions, les appétits sexuels ne se manifestent généralement pas chez les eunuques de l'enfance.

Telles sont les constatations faites par les auteurs, et qui nous ont paru mériter d'être longuement relatées.

Un fait nous frappe : c'est le peu de place qui est accordée à l'importance, cependant considérable de la sécrétion interne du testicule, et aux troubles qui, chez l'eunuque, doivent caractériser l'absence de l'organe, et qui intéressent forcément les organes qui sont en corrélation intime avec lui.

C'est ainsi que chez les auteurs que nous avons cités, et qui ont étudié spécialement les ennuques, nous trouvons bien des considérations relatives au développement du larynx, des mensurations très exactes ;

nous voyons même que l'on s'est occupé des troubles vocaux, du larynx, des cartilages de conjugaison, du crâne, et même de l'atrophie prostatique.

Mais la part qui revient aux relations du testicule avec les surrénales, avec l'hypophyse, et avec la glande thyroïde surtout, nous semble bien minime.

Nous avons eu l'occasion d'observer le cadavre d'un eunuque ; c'était le cas de faire des observations ; elles sont mentionnées parmi les réflexions qui suivent l'étude anatomique du cadavre.

OBSERVATION (personnelle).

Au mois d'août 1908, à la salle de dissection de l'Ecole de médecine du Caire, nous avons pu observer le corps d'un eunuque noir (eunuque de l'enfance) ; voici le résumé des particularités que nous avons alors notées.

L'examen des viscères ne nous a rien révélé d'intéressant ; tout au plus devons-nous noter des lésions cavitaires du poumon droit, dont l'importance nous a amené à voir là la cause de la mort du sujet.

Mais l'intéressant pour nous était l'examen du corps en général.

Frappée dès le premier abord par les grandes dimensions de notre sujet, notre attention fut de suite arrêtée par le développement considérable des membres inférieurs.

Des mensurations s'imposaient, elles nous amenèrent aux chiffres suivants :

Taille du sujet 1 m. 82.

A lui seul le membre inférieur, mesuré du milieu du pli de l'aîne à la pointe du pied, nous présentait un développement de 1 m. 03.

Par la suite, nous fûmes amené à nous débarrasser des téguments, des muscles et vaisseaux du membre inférieur ;

nous pûmes alors prendre des mesures plus précises touchant le fémur et le tibia.

Pour le premier os, nous trouvâmes 53 cm. 8 et, pour le second, 46 cm. 2.

La tête est glabre.

Le crâne est petit, dolicocéphale. Débarrassé du cuir chevelu, il nous présenta des sutures normales ; une coupe perpendiculaire à sa surface nous montra une épaisseur très voisine de la normale.

Le thorax, un peu étroit, ne présentait pas de particularité.

On remarquait, en outre, que l'émascation avait été complète ; il ne restait qu'un bourrelet cicatriciel, entourant l'ouverture de l'urètre. Pas de poils dans la région pubienne. La cicatrice est nette ; il n'y a pas de bourgeons.

Viscères. — La plupart des organes nous apparurent normaux, nous l'avons dit ; toutefois notre attention s'est surtout portée sur les organes suivants :

Le *larynx*, cet organe ne faisait pas la saillie habituelle à la région antérieure du cou ; disséqué, il nous apparut très petit, avec des muscles et des cartilages d'apparence véritablement infantile. Les cartilages, en particulier, avaient une faiblesse, une mollesse très grandes.

Le *corps thyroïde* était très petit ; pas de pyramide de Lalouette ; deux lobes droit et gauche comparables à ceux d'un enfant.

Le *cerveau*, dont nous n'avons pas le poids, était naturellement de petit volume ; nous avons surtout considéré la glande pinéale, et nous l'avons trouvée en état d'hypertrophie marqué.

Os. — L'état des os est voisin de la normale ; en même temps que la longueur, il faut toutefois noter la minceur des tibias, péronés et fémurs. Le bassin est fortement évasé.

Autre particularité : l'os hyoïde est plutôt cartilagineux qu'osseux.

Organes génitaux. — Extérieurement le périnée était normal. En en disséquant les parties musculuses ou aponevrotiques, nous arrivâmes à la prostate; celle-ci était considérablement atrophiée; les lobes n'étaient plus visibles, et ce n'était plus qu'un véritable nodule fibreux qui soulevait à peine le bas-fond vésical.

Les vésicules séminales n'existaient pour ainsi dire plus, on n'en apercevait plus que des traces sous forme de deux sacs, fibreux très petits. Enfin, le canal déférent était complètement oblitéré.

Les capsules surrénales, difficiles à isoler en raison de l'état de putréfaction du sujet, semblaient augmentées de volume.

Réflexions. — Il ressort de cette observation un certain nombre de points, sur lesquels on nous permettra d'insister.

Au point de vue du squelette tout d'abord, nos constatations anatomiques ne diffèrent pas beaucoup de celles que nous avons faites précédemment, soit au sujet du squelette apporté à Lyon par M. Lortet, soit au sujet du squelette de Ecker, de Fribourg; nos mensurations sont très voisines des précédentes et nous amènent aux conclusions formulées par le professeur Poncet au Congrès pour l'Avancement des Sciences de 1879, conclusions reprises par Pirsche et Briau, et auxquelles sont venus s'ajouter les travaux de M. Lortet sur les eunuques.

Les auteurs ont reconnu que l'exagération de ce développement du membre inférieur était due à la persistance des cartilages de conjugaison. Nous avons pu établir par cette observation la confirmation de ces idées, et les cartilages de conjugaison nous ont paru très nets.

L'état cartilagineux de l'os hyoïde n'est pas extraordinaire.

Nous ne nous arrêterons pas aux troubles laryngés, mais nous nous appesantirons sur l'état des organes génitaux tout d'abord, sur l'état des organes qui, par les sécrétions internes, peuvent être en rapport avec eux.

On sait que les rapports des organes génitaux de la femme avec certains organes, tels que corps thyroïde, surrénale et hypophyse, sont aujourd'hui, si ce n'est nettement définis, tout au moins particulièrement bien observés et étudiés. Chez l'homme, la sécrétion interne du testicule, le rôle de la cellule, ou glande interstitielle, est hors de doute, mais ses rapports sont beaucoup moins nets ; esquissés dans une Revue générale de la *Gazette des Hôpitaux*, 1^{re} décembre 1906, par M. Alamartine, ils nous ont semblé trouver dans notre observation quelques éclaircissements.

Tout d'abord, en ce qui concerne la prostate, le rapport de la sécrétion interne de cette glande avec celle de la sécrétion du testicule, l'atrophie considérable que nous avons observée vient confirmer des idées aujourd'hui à peu près admises par tous.

Pour ce qui est de l'hypophyse, l'hypertrophie que nous avons observée était des plus nettes, et nous permet de penser que les rapports sont intimes entre les sécrétions internes des deux organes.

Nous serons moins affirmatif en ce qui concerne les capsules surrénales ; nous avons indiqué l'état de putréfaction du cadavre, et les difficultés que nous avons rencontrées pour isoler ces deux organes. Toutefois, nous avons conclu à une hypertrophie, et nous avons pensé que, comme l'ovaire, le testicule avait avec les capsules surrénales une fonction épuratrice, ainsi que l'a pensé Loisel, et que l'ablation des testicules avait été suivie d'une hypertrophie vicariante des cellules surrénales.

Il nous reste à parler de l'état dans lequel nous est apparu le corps thyroïde : il était, avons-nous dit, considérablement atrophié, et cette atrophie portait aussi bien sur un lobe que sur l'autre et que sur la pyramide de Lalouette.

Il n'y aurait donc plus corrélation entre la glande interstitielle et la glande thyroïde. Est-ce là une notion en contradiction avec les données scientifiques ? Non.

Chez la femme, cette corrélation est certaine, et chacun

sait que les troubles de la grossesse, les affections génitales pourront souvent être le point de départ d'un goitre exophtalmique. D'autre part, cette corrélation explique très bien pourquoi cette hypertrophie thyroïdienne trouvant une antagoniste dans la sécrétion ovarienne amène des troubles moins intenses, moins graves que chez l'homme. Chez ce dernier, en effet, la maladie de Basedow est à la fois rare et grave ; c'est donc que la glande interstitielle est incapable de fournir un travail analogue à celui de l'ovaire : c'est donc que testicule et corps thyroïde n'ont point deux sécrétions antagonistes, et que l'absence de sécrétion de l'un ne doit pas entraîner chez l'autre des troubles graves. Notre observation donne une indication précise dans ce sens ; nous avons recherché parmi différents auteurs des précisions sur les corrélations des deux glandes : nous n'avons rien trouvé qui vienne contredire notre assertion.

Pour nous conformer au plan que nous nous sommes tracé, nous allons maintenant voir l'effet de la castration sur un adulte. Ce cas est moins intéressant, en raison de sa rareté tout d'abord ; (l'ennuque, en effet, a été le plus souvent castré dans le jeune âge) puis, les troubles, auxquels il donne lieu, sont beaucoup moins caractéristiques et beaucoup moins prononcés que dans le cas précédent.

Les modifications anatomiques et physiologiques ont une indiscutable analogie.

L'aspect physique extérieur change peu. Les formes conservent mieux leur cachet masculin et n'ont pas autant de tendance à tourner vers le féminisme. Le système tégumentaire change d'aspect. L'épiderme blanchit, les régions velues s'éclaircissent ou deviennent glabres. La barbe tombe, la voix est peu changée, elle

s'affaiblit seulement ou devient plus rauque, mais elle n'est jamais comparable à celle d'un jeune castrat.

Les mamelles prennent parfois un développement notable.

La faculté d'entrer en érection et d'avoir des rapprochements sexuels, bien qu'elle aille en s'affaiblissant, persiste habituellement un temps assez long chez les émasculés à l'âge adulte.

Dans toutes ces modifications il n'y a aucune régularité ; souvent assez profondes, elles sont parfois peu accusées, mais toujours appréciables, de telle sorte que c'est à tort qu'il a été dit que les émasculés après la puberté restent à peu de chose près ce qu'ils étaient avant.

Ce que fait la castration, l'atrophie testiculaire consécutive à des traumatismes ou à des altérations pathologiques graves le réalise parfois. Ainsi Lereboullet a rapporté qu'un homme de vingt-sept ans, atteint d'une atrophie des testicules consécutive à une syphilis, perdit sa barbe, prit la voix d'une femme, des formes arrondies, des seins volumineux et simultanément fut atteint d'une impuissance complète caractérisée par l'impossibilité de l'érection et de l'éjaculation.

En des circonstances analogues on a signalé encore l'hypertrophie mammaire, la gynécomastie, même en l'absence de tout autre caractère féminin et sans impuissance sexuelle. C'est ce qu'ont rapporté Lacasagne, Cloquet, Bertrand, Horteloup, Graillet, Gubler, Render, Lereboullet (1877).

Les conséquences de la castration sur le moral et la

mentalité sont plus appréciables chez les opérés après la puberté que chez les eunuques de l'enfance. Notre opinion est que les troubles psychiques qui ont été relevés proviennent non de l'influence immédiate des testicules sur le cerveau et sur son activité fonctionnelle, mais de la tristesse et du chagrin que peuvent éprouver ceux qui sont privés d'organes auxquels l'homme tient habituellement beaucoup. Ces regrets tournent fréquemment à l'obsession, et de là aux troubles cérébraux et à la folie il n'y a qu'un pas.

On en trouve la preuve dans les formes tristes d'aliénation mentale, qui ont été maintes fois observées à la suite des maladies des voies génito-urinaires et après la perte des testicules en particulier.

La contre-épreuve de cette influence psychique de la castration se trouve dans l'absence de troubles mentaux et la rareté de la folie chez les castrats par conviction (Pélikan).

Les Skoptzy sont dans ce cas ; émasculés par fanatisme, comme nous le verrons, et par conviction religieuse, leur croyance les empêche de s'affliger de ce qui, pour les autres, est un chagrin et une obsession.

Il nous reste, pour achever cette étude anatomique et physiologique, à parler des troubles qui peuvent survenir chez certains sujets chez lesquels l'ablation des testicules seuls a été pratiquée ; c'est le cas des eunuques que nous avons appelés spadones ; c'est aussi le cas des sujets chez lesquels on a pratiqué la section du cordon spermatique.

Les troubles que nous examinerons ici, se reporteront aux organes génitaux ; ce sont ceux qui, étant donné

l'état actuel des recherches sur le rôle de la cellule interstitielle, présentent le plus vif intérêt.

Notre observation inédite viendra apporter une confirmation aux théories récentes dont Ancel et Bouin, Variot et Besançon se sont faits les principaux défenseurs.

On sait en effet que, chez les spadones, la faculté de l'érection et la possibilité des rapports sexuels persistant assez longtemps ont été bien nettement observés.

Cette particularité que n'ignoraient pas les dames romaines, était fort appréciée de celles qui, tout en recherchant les plaisirs de l'amour, étaient obsédées par la crainte de la maternité.

Les observations qui tendent à confirmer ces faits sont nombreuses.

Quelques castrats ont donné des preuves d'ardeurs sexuelles excessives qui, pour des sujets complets, auraient constitué une anomalie.

Teinturier (1876), cite d'après Liprandi, le cas d'un riche Skoptzy de Saint-Pétersbourg qui, pour son usage intime, se faisait envoyer des jeunes filles allemandes ; bien peu pouvaient rester avec lui plus d'un an, et quand il les renvoyait, comblées de présents, elles parlaient avec une santé à jamais perdue.

En 1865, A. Richet reçut dans son service un individu auquel il dut enlever le seul testicule qui lui restait : l'ablation du premier avait été faite quelques années auparavant. Cet homme put être suivi, après cette double castration et A. Richet affirme que, trois ans après, rien n'avait changé ; l'érection et le coït étaient aussi faciles qu'avant.

Mauri (1894), dans un travail, a donné des renseignements détaillés sur une observation intéressante que Princeteau avait déjà communiquée à la Société d'Anatomie de Bordeaux en 1889. Il s'agit d'un jeune homme de dix-neuf ans qui avait subi l'ablation successive des deux testicules pour épididymite et orchite tuberculeuse et qui, huit mois après, se vantait hautement d'accomplir le coït aussi bien qu'avant toute opération et affirmait qu'il éjaculait des quantités considérables de sperme. Princeteau put vérifier cette assertion et examiner au microscope le liquide éjaculé par ce sujet. Ce liquide, dont la quantité a été évaluée à 8 grammes, était peu épais, légèrement visqueux et jaune. Et, constatation véritablement extraordinaire, la liqueur séminale de ce castrat contenait des spermatozoïdes vivants et nombreux, mais dont le flagellum était court et la tête presque ronde. Les seules explications à admettre, pour justifier la présence des spermatozoïdes dans ce cas, sont ou bien l'imperfection de l'opération, ou bien une émission d'éléments formés avant l'opération et conservés dans les voies génitales.

Mais hormis cette réserve et la certitude que l'on doit avoir relativement à l'absence des spermatozoïdes dans la liqueur émise par les castrats, il est incontestable que certains de ces individus peuvent avoir des éjaculations véritables et terminer le coït par une émission de liquide sécrété par les glandes annexes de l'appareil génital.

Bernay, dans sa thèse de Lyon, 1880, nous indique le cas d'un homme qui, ayant eu une orchite tuberculeuse, a subi la castration. Les résultats étaient très

bons et le malade s'est marié trois ans après. Le même auteur dans sa thèse, nous expose un malade atteint d'une orchite tuberculeuse gauche abcédée ; un an après, une orchite droite survient. On pratique sur lui la castration double. Le résultat a été bon, et le malade conserve son érection.

De ces observations se dégagent diverses notions et réflexions.

Et d'abord, c'est la persistance des appétits sexuels qui étonne. Que l'instinct sexuel, que la possibilité de l'érection soient le fait d'individus du genre de celui dont nous allons rapporter l'observation, et auxquels on a coupé le cordon spermatique, en laissant intact le testicule, cela s'explique.

C'est bien là l'effet de la glande testiculaire, de sa sécrétion interne attribuée par Ancel et Boin à la cellule interstitielle, et prouvée par les expériences et les travaux très nombreux de ces auteurs.

Mais comment expliquer la persistance de ces mêmes appétits, la possibilité d'érection et de coït normaux chez des individus dont les testicules ont été enlevés. Ici le problème est beaucoup plus obscur, et les auteurs ne se sont pas attachés à éclaircir cette question. S'agit-il des effets rétro-actifs d'une sécrétion interne qui agit pendant un certain laps de temps, et qui est appelée à disparaître ? Il ne semble pas, car les observations portent sur plusieurs années et sont très caractéristiques. S'agirait-il d'une opération incomplète ? Cela est encore bien douteux.

Faut-il songer à une glande qui serait comme une suppléante de la glande absente ?

Cela semble plus vraisemblable. Nous basant alors sur notre première observation, et sur quelques données scientifiques, nous en venons à formuler cette hypothèse que cette suppléance pourrait être assurée soit par les capsules surrénales, soit par l'hypophyse et la sécrétion interne de ces mêmes glandes.

Nous le répétons, il ne s'agit que d'une hypothèse qui nous est suggérée par l'état d'hypertrophie des surrénales et de l'hypophyse, chez l'eunuque que nous avons observé.

Quant à la possibilité de l'éjaculation chez les spadones, elle est d'une explication plus aisée.

Malgré l'observation de Princeteau dont il a été question, nous estimons, et l'observation qui va suivre confirmera cette assertion, que le liquide éjaculé par un de ces individus est dépourvu de spermatozoïdes. L'indépendance de la spermatogenèse et de la fonction sexuelle de la glande testiculaire expliquent aisément que chez un individu dont le cordon spermatique a été écrasé, le liquide éjaculé soit dépourvu de spermatozoïdes, alors que la sécrétion interne continue son action.

Mais d'où vient le liquide éjaculé par le spadone ? Il doit s'agir de liquide prostatique. Des caractères du liquide observé dans notre observation, nous pourrions tirer des déductions ; nous discuterons donc ce point après celle-ci.

Nous avons pu en effet, grâce à l'obligeance d'un de nos maîtres, connaître les qualités physiques et chimiques du liquide éjaculé par un individu dont le cordon spermatique avait été sectionné. Nous les avons

exposées en les soulignant, car elles sont d'un enseignement précieux, et confirment des assertions que peu d'observations ont jusqu'ici contrôlées.

OBSERVATION

(Due à la grande obligeance de M. le professeur Florence,
que nous remercions très sincèrement.)

X..., quarante ans, célibataire.

Rien à signaler dans le passé du sujet, si ce n'est une hérédité nerveuse, peut-être un peu chargée, et les maladies courantes de l'enfance.

Etat général bon; rien à noter à l'examen somatique.

Au point de vue mental, cet homme est un neurasthénique; ses idées religieuses sont très arrêtées, mais ne vont pas toutefois jusqu'au délire religieux.

Son état neurasthénique est-il antérieur ou consécutif à l'état actuel, c'est ce qu'il nous est assez difficile de préciser.

Quoi qu'il en soit, atteint depuis quelques mois de priapisme violent, cet homme avait pris la décision, contraire, il est vrai, à ses principes religieux, de mettre fin à ses jours, si grands étaient les remords que lui causaient les excès auxquels il ne pouvait se soustraire.

Il s'adressa successivement à plusieurs médecins, dont les prescriptions n'amènèrent pas un résultat satisfaisant.

C'est alors que cet homme songea à la castration.

Mais il ne trouva aucun homme de l'art qui consentît à lui faire cette opération.

Cependant, en faisant valoir ses idées bien arrêtées de suicide si on ne venait à son aide, il parvint à décider un chirurgien à lui faire la section des cordons spermatiques.

L'opération fut faite.

Résultats de l'opération. — Ils furent absolument négatifs, et le priapisme subsista tout aussi violent. Bien plus, l'éjaculation était restée tout à fait normale.

C'est alors que le Dr Florence fut appelé à faire l'examen du sperme éjaculé.

Il constata que ce sperme était tout à fait identique au sperme normal, que, de plus, il avait une odeur extrêmement forte, comme auparavant du reste, et qu'il donnait une quantité extraordinaire de cristaux de Florence; mais il n'y avait pas trace de spermatozoïdes.

Réflexions. — Cette observation inédite est ici du plus haut intérêt. Sans apporter une lumière nouvelle à la question, elle a l'avantage d'apporter une confirmation à toutes les théories, à toutes les études qui ont été faites sur les émasculés ou les spadones, et de plus, elle nous donne des détails précis sur la composition du sperme éjaculé.

Nous soulignerons surtout la grande abondance du sperme, son odeur, et surtout sa composition chimique, la grande abondance des cristaux de Florence.

Il est permis de se demander quelle est la source de ce sperme, de ces substances chimiques. C'est aux glandes annexes de l'appareil génital qu'il faut attribuer ce rôle, et en particulier à la prostate. L'excrétion de cette dernière glande se fait, on le sait, au moment de l'éjaculation ou au début de celle-ci; on sait qu'elle contient des principes albumineux qui donnent son odeur au liquide spermatique. Mais, d'autre part, si nous admettons une corrélation entre les sécrétions internes du testicule et de la prostate, si nous admettons que l'atrophie de celle-ci suit le plus souvent l'ablation de celui-là, nous sommes obligé d'admettre que si la sécrétion externe du testicule est annihilée, sa sécrétion interne subsiste, tout au moins un certain temps, jusqu'à ce que l'atrophie et le processus de sclérose aient anéanti la glande testiculaire elle-même. Bref, c'est bien là l'indépendance de la spermatogenèse et de la sécrétion intra-testiculaire, telle que l'ont décrite Variot et Besançon.

Dans l'observation de M. Florence, il n'existait pas de spermatozoïde; c'est là un fait sur lequel il convient

d'insister, et qui va à l'encontre de l'observation de Prince-
teau, signalée ci-dessus.

Nous avons essayé d'expliquer ce dernier cas en le con-
sidérant sous toutes réserves ; nous préférons nous rallier à
l'observation que nous avons relatée, et nier l'existence du
spermatozoïde chez les émasculés ou les spadones.

LES EUNUQUES

DEVANT LA RELIGION. — DANS LA SOCIÉTÉ
DEVANT LA LOI

L'EUNUCHISME JUGÉ PAR LES RELIGIONS

Malgré la fréquence de ces mutilations barbares, faites dans un but mystique, toutes les religions condamnent et réprouvent la castration faite dans un but autre que celui de sauver la santé et la vie.

Toutes les mutilations faites au nom de la religion, comme nous le verrons, n'ont été prêchées que par quelques fous exaltés ayant interprété, à leur idée, les textes religieux.

La loi de Moïse avait défendu expressément au peuple de faire des eunuques, et même de mutiler les animaux ; les mutilés étaient exclus des assemblées. Elle tenait aussi à entraver la polygamie.

La religion chrétienne n'a pas négligé de se lever avec force contre cette mutilation, vestige de quelques coutumes religieuses barbares qu'elle venait détruire. Il n'est d'épithètes méprisantes que n'aient appliquées saint Basile et saint Chrysostome aux châtrés. Sans cesse, les premiers Pères s'élèvent avec véhémence contre leurs vices, leurs mœurs dissolues.

Saint Cyrille, en particulier, le plus acharné de leurs détracteurs, n'a pas de termes assez injurieux à leur adresser.

Cependant l'Eglise glorifiait la continence et l'opposait à la barbare coutume contre laquelle elle s'insurgeait avec tant d'ardeur !

Par la suite, elle donna au sacrifice sa signification et sa portée véritables, par l'offrande au créateur non de l'organe, mais de sa fonction. Ainsi idéalisé, amené à l'état de pureté, le sacrifice n'en était que plus méritoire, puisque la présence des organes sexuels assurait l'intégrité des désirs et mettait la personne à une épreuve difficile mais infiniment plus appréciée.

Mais, comme il se trouvait quelques passages, dans les livres sacrés de la religion naissante, qui exhortaient à la continence, il y a eu des disciples, comme c'est le cas pour toute idée, qui ont cru devoir les prendre à la lettre. Ainsi les passages de saint Mathieu :

1° « Si ta main ou ton pied est une occasion de chute, coupe-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux que tu entres boiteux dans la vie ou manchot que d'avoir deux pieds ou deux mains et d'être jeté au feu éternel » (Saint Mathieu XVIII, 8).

2° « Il y en a qui sont eunuques dès le ventre de leur mère, il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut entendre entende » (Saint Mathieu, XIV, 12).

Et ces paroles d'Isaïe XVI, 3, 4 :

« Et l'eunuque ne doit pas dire : Voilà que je suis un arbre sec, car le Seigneur a dit à l'eunuque : ceux

qui observent mon sabbat et font ce qui m'est agréable et gardent fidèlement mon alliance, je leur donnerai une place dans ma maison, et entre mes murs, et un nom meilleur ; ils seront mes fils et mes filles ; je leur donnerai un nom éternel qui ne passera point », ont été des appuis à des fanatiques, qui se sont mutilés pour conquérir le royaume céleste.

Folle entreprise, en tous cas, car la castration après la puberté, comme nous le voyons à la partie physiologique de cet ouvrage, ne supprime pas, fatalement, le désir, ainsi que le faisait remarquer justement saint Basile, qui cite des exemples d'eunuques incontinents, pervers et même adultères.

Maintes fois, les papes durent confirmer l'excommunication lancée contre des prêtres ou des moines qui s'étaient ainsi mutilés, sur la foi d'une fausse interprétation des paroles de l'Evangile.

Le plus célèbre de ces schismatiques fut Origène. Encore enfant, il voulut courir au martyre pendant la persécution qui a eu lieu en Egypte en 202 après Jésus-Christ, sous le règne de Sévère. Sa mère dut employer la ruse pour l'en empêcher et le retenir auprès d'elle. Cependant le père du néophyte, Léonide, fut pris, condamné à mourir, et ses biens confisqués.

Dénué de tout, Origène fut accueilli par une personne charitable, qui lui fit étudier la théologie et acquérir une brillante culture de philosophie. Mais, comme il redoutait, par dessus tout, dans sa foi ardente, la défaillance de la chair, il songea dès lors à s'appliquer, dans toute leur rigueur, les textes sacrés.

Bientôt, à l'âge de dix-huit ans, excédé par les luttres

épuisantes qu'il avait à soutenir contre l'éveil de sa jeune virilité, son courage l'abandonna. Il n'hésita pas à se mutiler, peut-être avec un instrument tranchant, peut-être au moyen de drogues spéciales.

Cet acte de désespoir allait être pour lui la source d'amers regrets : le Patriarche d'Alexandrie lui refusa la prêtrise et Origène dut se réfugier en Palestine, où il a fondé, avec l'assistance du Sous-Patriarche de Jérusalem, une école de catéchumènes qui n'a pas tardé à devenir célèbre.

On sait à quel point la folie mystique est contagieuse. L'exemple d'Origène a été le point de départ d'une série de mutilations identiques.

Au ⁱⁱⁱ^e siècle, un Arabe, Valésius, soutint que, loin d'être un obstacle au sacerdoce, la castration en était au contraire la condition indispensable. Il rattacha à ses idées un certain nombre d'adeptes qui prirent le nom de Valésiens. Ces fanatiques, défiant l'autorité du Patriarche d'Alexandrie, se mirent en devoir de pratiquer l'émasculatation, non seulement sur les adeptes de leur secte, mais encore sur leurs amis, leurs hôtes et, en un mot, sur tous ceux qui tombaient sous leurs mains, afin de leur assurer, âmes charitables ! le bonheur éternel.

Anéantir le genre humain en ce monde, sous le fallacieux prétexte de le sauver dans l'autre, telle fut cette étrange doctrine qui trouva, malgré tout, de nombreux partisans.

De tels abus provoquèrent, de la part de l'Eglise, une répression énergique. Au concile de Nicée, en 325, le débat sur cette grave question aboutit à la promul-

gation du canon suivant, confirmé lors du second concile d'Arles :

« Si quelqu'un a été fait eunuque par les médecins dans une maladie ou par les Barbares, qu'il demeure dans le clergé, mais celui qui s'est mutilé lui-même, se trouvant en état de santé, doit être interdit, s'il fait partie du clergé ; et à l'avenir, on ne doit en promouvoir aucun. Et comme il est évident que ceci est dit seulement contre ceux qui, de dessein prémédité, osent se mutiler eux-mêmes, le canon reçoit dans le clergé, si d'ailleurs ils en sont dignes, ceux qui ont été faits eunuques par les Barbares ou par leurs maîtres. »

L'acceptation de ce paragraphe suscita d'ailleurs des controverses passionnées, en particulier dans le but de savoir si cette admission, au cas de maladie ayant nécessité la mutilation, ne devait pas être strictement réservée aux maladies des organes génitaux et, s'il n'y avait pas lieu d'en exclure, par exemple, le cas de castration pratiquée sur un lépreux pour enrayer son mal. La question fut tranchée par la négative.

Un peu plus tard, en 395, une bulle du pape Léon I^{er} interdit formellement la castration sous toutes ses formes, même effectuée volontairement dans l'intention d'éviter le péché ; Léonce, d'Antioche, qui s'était mutilé afin de vaincre la passion qu'il éprouvait pour une femme habitant sous son toit, fut pour cela déposé de la prêtrise.

En définitive, l'Eglise rejette de son sein le principe même de l'eunuchisme, et cette règle générale ne comporta jamais d'exception, sauf peut-être à l'époque

où l'engouement pour les eunuques chanteurs, les *castrati*, atteignit son apogée.

Les canons des conciles exclurent unanimement de l'Eglise le castrat volontaire, par la déposition s'il était clerc, ou par l'excommunication s'il s'agissait d'un simple fidèle. Même sanction contre le chrétien qui mutilait ou faisait mutiler autrui.

La légende nous apprend que le jour de l'intronisation du nouveau pape, les cardinaux chargés de choisir le successeur de saint Pierre devaient voir *de visu et facto* « s'il avait génitoires » !

A cette occasion, le pape, assis sur un siège spécial de marbre rouge, devait se soumettre à l'examen des cardinaux qui passaient devant lui à tour de rôle et lui touchaient les parties viriles en prononçant la formule : *Testiculos habet et bene*.

Pendant tout ce temps, les membres de Sacré-Colège entonnaient un cantique dont le refrain célébrait la virilité de l'élu : *Habet ova noster Papa*. Toujours d'après la légende, cette cérémonie avait lieu dans l'église Saint-Jean de Latran où le nouveau pape se rendait en grand appareil aussitôt après son couronnement. Les chanoines s'avançaient à sa rencontre pour le transporter sur leurs épaules jusqu'au fameux siège de marbre rouge.

Etait-ce pour ne pas avoir un mutilé à la tête de la chrétienté ? En tout cas, on était au moins sûr d'éviter ainsi l'élection d'une seconde papesse Jeanne.

A l'exemple de l'Eglise romaine, l'Eglise grecque n'exclut jamais de l'autel ceux à qui on avait fait l'opération d'Origène sans leur consentement. Dans le

Bas-Empire de Constantinople, Nicéas, Photius, Ignace, Méthodius, saint Germain qui étaient des eunuques parvinrent à la dignité de patriarche. Citons également Dorothée, que l'amitié profonde de l'Empereur Aurélien fit évêque d'Antioche.

La loi islamique condamne sévèrement la castration, même des animaux, à moins que ce ne soit pour des avantages pratiques d'une utilité incontestable. A propos des animaux dont les services sont appréciables pour les hommes, tel que le cheval, le bœuf, quelques docteurs s'inspirant du rigorisme de la loi en défendent la castration d'une manière catégorique et absolue.

Quant à l'Islam, la plus nouvelle des religions positives et, par conséquent, la plus en harmonie avec toutes les idées modernes malgré tout ce que pourront dire ceux qui ne la jugent que sur les actes de quelques fous fanatiques, et ne comprennent rien à cette religion dont ils prétendent être de bons adeptes, il ne pouvait que condamner rigoureusement et défendre d'accomplir cette coutume barbare.

Cette religion dont les préceptes sont fondés sur des principes de justice, de liberté, d'égalité et de fraternité s'est intéressée d'une manière spéciale, ainsi que cela découle de son enseignement au sort et aux intérêts de l'homme ici-bas. Elle n'a omis aucun des problèmes de la morale et de vie sociale de l'homme. La coutume barbare et anti-humaine de la castration étant une question sociale en contradiction avec les principes sur lesquels l'Islam est fondé, devait être prohibée. Elle l'a été, ainsi que le montrent le passage

suivant du Coran, base de toute l'organisation sociale de notre religion, la tradition musulmane, et l'enseignement des grands docteurs musulmans tant sunnites que chiites.

Coran. — Le 18^e verset du chapitre iv pourrait avoir comme traduction : « Que la malédiction de Dieu soit sur Satan le rebelle, il a dit : Je m'emparerai d'une certaine portion de tes serviteurs, je les égarerai, je leur imprimerai des désirs, je leur ordonnerai de couper les oreilles de certains animaux, je leur ordonnerai d'altérer la *création de Dieu*. »

Tous les commentateurs du Coran sont unanimes à considérer la castration comme entrant dans le cadre des actes qui altèrent la création de Dieu et, par conséquent condamnaient cette abomination.

Tradition. — Le prophète Mohamed qui n'a jamais eu d'eunuques a dit : « Maudites les personnes qui altèrent la création de Dieu. »

Abdullah contemporain et ami du prophète, a dit : « Nous étions dans une expédition avec le Prophète contre les ennemis et, comme nous ne possédions rien pour subvenir aux frais d'un mariage et au paiement d'une dot (obligatoire de la part de l'homme chez les musulmans) nous lui avons demandé la permission de nous châtrer afin de conserver notre chasteté ; il nous l'a formellement défendu et a dit : Mariez-vous ne fût-ce qu'en donnant pour dot le vêtement que vous avez sur le corps. »

On voit bien par là que si la castration volontaire a été interdite par le Prophète, à plus forte raison la castration forcée l'est encore plus. D'ailleurs, on peut

voir dans l'*Encyclopédie* et le grand *Dictionnaire des sentences prophétiques* de Tabarani, que Mohamed défend et proscriit la mutilation ou castration d'un fils d'Adam.

Quelques-uns des commentateurs, et notamment l'illustre Ibn-Abbas, cousin et contemporain du Prophète considèrent la castration comme une œuvre satanique.

Ibn Abdin, dans sa deuxième édition, tome V, page 383, et l'auteur d'*El Khanieh*, dans son chapitre de la circoncision, s'élèvent contre la castration. Ces deux auteurs jouissent, devant les tribunaux civils et religieux, d'une autorité incontestable. C'est aussi l'avis de Soyouti.

Le commentateur autorisé de Séradjich, dont le travail fort apprécié fait jusqu'à aujourd'hui la base des études juridiques à l'Université d'El Azhar, ne s'élève pas seulement avec indignation contre la castration elle-même, mais aussi contre l'emploi des eunuques.

Il recommande à tous de combattre et d'entraver le développement du goût de cette coutume barbare qui prend sa source dans la mutilation humaine, formellement défendue par le Prophète.

C'est aussi l'avis de Mawardi, dans sa précieuse compilation d'*El Ahkam-el-Soultanich*, et du Khodja Omar Halaby Abou Osman, dans son livre *El Ktab*.

Et c'est de cette idée que quelques-uns des éminents docteurs de l'Islam se sont inspirés pour défendre aux eunuques de voir les femmes plus qu'à n'importe quel homme normal.

Quelques commentateurs, pour faire réfléchir les seigneurs, n'ont pas craint d'affirmer que les eunuques pouvaient avoir une érection de la racine du membre coupé, et avoir des rapports avec les femmes et quelquefois même les rendre enceintes.

D'ailleurs, j'admets très bien cette possibilité en ce qui concerne les spadones, les cryptorchides ou les thilibie ayant subi l'écrasement après la puberté.

En règle générale, l'eunuque, à quelque catégorie qu'il appartienne, ne doit, d'après la doctrine qui a prévalu, regarder une femme étrangère qu'après être arrivé à la vieillesse et à la caducité, et être tenu pour avoir perdu tout désir sensuel.

D'après ce court exposé, nous voyons que tous les docteurs mahométans sont unanimes à déclarer cette coutume contraire à l'Islam, à ses principes et à sa morale. De même ils défendent formellement les châtimens qui consistent dans la mutilation.

Toutefois, cette religion permet à ces malheureux de s'assimiler aux hommes pour l'exercice des charges publiques ; ils peuvent ainsi exercer les fonctions de cadis (juges) et diriger les prières solennelles dans les mosquées.

Actuellement, il y a en Chine des religions où les eunuques sont exclus de certaines pratiques du culte. Ils sont pourtant admis dans les temples, mais ils ne peuvent monter sur l'estrade où le prêtre reçoit les confessions de ceux qui ont jeûné. Il est vrai que la même interdiction est faite à ceux qui sont privés d'un œil, aux mutilés, aux femmes au cours de leurs règles.

LES EUNUQUES DANS LA SOCIÉTÉ

Depuis leur existence, les eunuques ont occupé dans la société une place toute spéciale. Ils ont été destinés, à part quelques exceptions, à des fonctions caractéristiques, ce que nous allons voir d'ailleurs dans l'énumération suivante :

1^o En Chine.

Nous avons vu que c'est l'empereur Chou-Koung, de la dynastie de Tschou, qui a institué le premier la castration comme pénalité, précédant immédiatement la décapitation. Or, c'est parmi ces châtrés criminels qu'on a recruté les premiers serviteurs mutilés du palais impérial. Et, c'est dans ce pays seul que la possession d'eunuques est restée et reste un des privilèges de l'empereur et de quelques princes de la famille souveraine. L'empereur peut en avoir 3.000, mais il n'en a que 2.000 à son service. Les princes et les membres de la famille en ont un nombre variant de 30 à 60.

Il sont recrutés par les soins de l'intendance générale du palais. Les princes, sont tenus d'en fournir huit par période quinquennale, pour le service du palais.

La plupart de ces eunuques ont été mutilés par des parents dans la misère, ou volés et vendus tout jeunes à des châtreurs pour un prix n'excédant que rarement cent francs. Quelquefois, des paresseux ou des miséreux qui sacrifient leur virilité, pour s'assurer une vie tranquille et exempte de tous soucis. J.-J. Matignon, à

qui j'emprunte la plus grande partie de ces détails, rapporte le fait suivant : « Un jour un mendiant se présente à quelque mont-de-piété pour engager les loques qui couvraient partiellement sa nudité. Les hardes sont refusées. Mais notre homme, pressé d'argent, ne se tient pas pour battu ; il s'assied devant la porte et, avec son couteau, pratique sur lui-même l'amputation des organes génitaux, puis rentre de nouveau engager pour trente taos (neuf francs) ces pièces anatomiques. Le directeur du mont-de-piété dut faire, à ses frais, soigner ce singulier client, qui trouva plus tard une place au palais. »

D'ailleurs, un registre spécial est ouvert en permanence où viennent s'inscrire les aspirants au poste d'eunuque, poste plus recherché qu'on ne saurait croire.

Les 2.000 eunuques du palais sont divisés en 48 groupes, mis chacun sous les ordres d'un chef, eunuque toujours, ayant le grade de mandarin de sixième ou septième degré. Ces mutilés remplissent les fonctions les plus diverses, depuis le simple coolie, jusqu'au capitaine ou Grand-Eunuque ayant le grade de mandarin au troisième degré. Dix-huit d'entre eux sont lamas, et représentant les dix-huit Lo-Han, assistants de la déesse de la pitié, Kouan-Hin. Ils doivent pourvoir aux besoins spirituels des dames du palais. A la mort de l'un d'eux, sa place revient à un candidat — peu importe ici la vocation — désireux de la succession.

Trois cents eunuques sont acteurs ; ils jouent pour les dames et donnent des représentations officielles

ou particulières pour l'empereur. Ce métier peut avoir son mauvais côté. Un acteur célèbre, de grand talent sûrement, reçut vingt coups de bambous pour avoir fait tressaillir d'effroi Sien Fou dans une pièce historico-dramatique.

Un groupe sert d'intermédiaire entre l'empereur et ses concubines.

On a pu voir des eunuques devenir favoris d'un empereur ou d'une impératrice, et avoir une grande influence.

Quand une main faible était à la tête de l'empire, les eunuques, effacés d'ordinaire, conspiraient et assassinaient.

L'eunuque est peu payé. Il reçoit du riz et deux taëls (8 francs) par mois. Ceux qui occupent des situations importantes peuvent arriver à 50 francs.

Ils jouissent d'une liberté assez grande. Ils peuvent sortir assez facilement du palais, mais sont forcés d'avoir toujours la coiffure spéciale, de rentrer avant le coucher du soleil. On peut les reconnaître dans la rue, non seulement à leur aspect physiologique, mais à leur costume plus sombre et à leurs chaussures dont le bout est plus carré.

Ils sont exclus de quelques cérémonies religieuses. Comme tous les Chinois, il peuvent aller dans les temples, brûler de l'encens, jeûner, mais à la fin du jeûne, ils ne peuvent pas monter sur l'estrade où le prêtre reçoit les confessions de ceux qui ont jeûné.

Les eunuques, ou leurs parents, si l'opération est faite à des enfants, ont le plus grand soin de réclamer à l'opérateur « le et les parties » suivant le mot d'un

auteur) auxquels on donne le nom de « précieuses ». Ce n'est pas seulement, comme pièces de conviction nécessaires à l'inspection réglementaire à laquelle ils sont sujets, mais encore pour les emporter avec eux dans leurs cercueils après la mort, afin d'arriver complets dans l'autre monde.

Par ce semblant de restauration posthume, les eunuques espèrent tromper le roi des enfers, en se montrant à lui quasiment entiers ; car le Pluton chinois transforme en mules, après la mort, ceux à qui on a coupé « le et les précieuses. »

Au moment de la mort d'un eunuque, la famille est parfois obligée d'acheter des « précieuses » et dans ce cas, s'il s'agit d'un eunuque de haute fonction, l'opérateur détenteur n'hésite pas à demander des prix fabuleux qu'on a vu parfois atteindre 10.000 et 15.000 francs.

2° En Italie.

Nous ne voulons que mentionner ce fait, que dans l'Empire romain il y avait toutes les espèces d'eunuques : *Castrati*, *Thilibiæ* et *Spadones*. Ces derniers étaient les plus favorisés, ils servaient au plaisir des hommes. Ils étaient encore plus appréciés par les femmes qui les préféraient souvent aux hommes complets. D'une peau douce semblable à celle des femmes, ils avaient l'avantage de ne créer jamais de difficultés au sujet de la reproduction. Toutes les espèces d'eunuques que je viens de citer étaient des esclaves. Petit à petit cette pratique barbare de la castration diminuait et le christianisme naissant porta un coup terrible.

Mais, peu à peu elle renaissait et devenait de plus en plus courante. C'est ainsi qu'à l'époque du Bas-Empire romain, les castrats étaient admis comme chanteurs dans les lieux religieux où les femmes ne pouvaient pas faire entendre leur voix, conformément à la prescription de saint Paul qui voulait que la femme se tût à l'Eglise.

Et c'est la chapelle impériale qui recrutait une grande partie de ses chantres parmi les castrats.

Macrobe, dans ses *Saturnales*, fait mention de ces chanteurs mutilés et l'historien Sozomène rapporte que c'est l'eunuque Brisôn, l'homme de confiance de l'impératrice Eudoxie, qui fut chargé d'organiser des chœurs de fidèles orthodoxes et de diriger l'exécution des hymnes que saint Chrysostome se réjouissait d'opposer aux réunions chorales des Ariens.

Dès le XII^e siècle on peut trouver les chanteurs mutilés un peu partout. On en trouve dans l'Eglise romaine qui imite l'Eglise grecque. D'autres se fixent comme professeurs de chant. Exemple : l'eunuque Manuel qui, en 1137, s'établit avec deux autres à Smolensk. A partir du XV^e siècle, ils emplissent, pour ainsi dire, les églises et les chapelles privées.

En 1569, on en trouve six dans la chapelle du duc de Bavière. A la même époque vivait le fameux réformateur de la musique sacrée, le célèbre Palestrina qui révolutionna cet art par le plain-chant et l'éducation musicale des castrats.

A peu près à la même date, ils font leur apparition d'une façon officielle dans le chœur de la chapelle pon-

tificale. Ils ont remplacé peu à peu les ténors qui tenaient les parties de soprani.

Quelques-uns de ces chantres incomplets jouirent d'une très grande renommée. Témoins : Allegri, l'auteur du *Miserere* et Francisco Grossi dit Siface.

Nous n'avons jamais pu comprendre pourquoi l'Eglise, qui s'était montrée implacable contre la castration, a pu tolérer cette horrible coutume. Il est vrai qu'elle n'a pas incité ouvertement à faire des eunuques, mais on sait bien que tous ceux de ces derniers qui se présentaient à la chapelle pontificale étaient les bienvenus. L'autorité ecclésiastique ne faisait aucune enquête sur la manière dont la voix de soprano était conservée à ces candidats.

Aussi, bien des parents pauvres ou simplement cupides, faisaient-ils de bonne heure castrer leurs enfants mâles. Ceux qui n'obtenaient pas de situation à la chapelle, étaient toujours certains de trouver au théâtre un emploi de sopraniste. C'est ainsi qu'un commerce clandestin d'eunuques ne cessa de prospérer en Italie, et, jusqu'au commencement du siècle dernier, on voyait fréquemment, dans les rues de Naples et d'autres villes de la Péninsule, telles que Macerata et Leccia, des enseignes sur des boutiques de coiffeurs ainsi conçues : *Qui si castrano maravigliosamente i putti*. (Ici on châtre proprement et à bon marché.)

Les castrats recevaient une éducation musicale très sûre, et leur virtuosité comme chanteurs était sans égale.

Mais, devant l'indignation publique et les polémiques et les critiques qui devenaient de plus en plus grandes

contre cette coutume, l'Eglise a réprouvé et défendu l'emploi de ces incommodés, comme les appelaient M^{me} de Longueville. Il en restait quand même quelques-uns, attachés jusqu'à leur mort à la Chapelle Sixtine.

Le dernier *capellemeister*, Mustapha, universellement connu, vivait encore sous le pape Léon XIII, qui avait réprouvé l'emploi des castrats. Pie X a renouvelé l'interdiction et défendu d'en accepter au Vatican. Depuis ces décisions, le trafic des eunuques a cessé peu à peu, et, actuellement, on peut dire qu'il n'en existe plus dans l'Italie. Les chanteurs de la Chapelle Sixtine sont maintenant ou des enfants ou des hommes complets, ayant une voix en tous points semblable à celle des anciens eunuques.

3° En Russie

C'est vers 1700 qu'on les découvre officiellement en Russie. Ils y existent sous forme de sectes religieuses, suivant l'exemple d'Origène.

En 1717, on arrêtait à Moscou un nommé Procope Lopkin, et avec lui vingt autres individus, hommes ou femmes, qui présentaient tous des mutilations génitales.

En 1733, le chef de la police met en arrestation un groupe de soixante-dix personnes des deux sexes. La plupart des hommes étaient complètement châtrés; quelques-uns présentaient des lésions moindres des organes génitaux. Quelques-unes des femmes avaient subi la résection du clitoris et des petites lèvres. D'autres portaient des entailles très profondes sur les

seins, ou avaient les mamelons horriblement brûlés.

Mais ce fut en 1767 qu'André Ivanow fonda la secte des Skoptzy. Il a commencé par se châtrer lui-même, et par faire châtrer ses treize disciples, premiers apôtres de la nouvelle religion. Découvert et arrêté, il subit le supplice du knout, et fut ensuite déporté en Sibérie. Ces mesures de rigueur, au lieu d'étouffer la nouvelle religion, lui ont, au contraire, comme il arrive souvent, gagné plusieurs nouveaux adeptes, dont l'ardeur avait besoin de stimulant. C'est ainsi que Condрати Iseliwanow, considéré comme nouveau Christ, descendu parmi les hommes, donna à cette pratique une plus grande extension.

En 1770 il alla à Petersbourg prêcher sa doctrine.

En 1772 il gagna à sa cause Iwanowichi Silova, qu'il châtra de ses propres mains, et qui devint par la suite l'un des plus fervents propagateurs de la nouvelle religion. Après avoir fait lui-même un nombre considérable de Skoptzy, celui-ci fut arrêté par la police qui faisait les plus grands efforts pour entraver la marche croissante de ces mutilations. Interné, il a réussi à castrer ses codétenus, ainsi que deux gardiens. Enfermé dans un cachot de la forteresse de Schlissembourg, il mourut deux après, sanctifié par ses disciples qui le nommèrent le Messager de Dieu.

Pendant ce temps, Iseliwanow réussit à échapper à toutes les recherches, et ce n'est que quelques temps après qu'il fut arrêté à Moscou et déporté à Irkoutsk, en Sibérie, avec plusieurs de ses disciples. Il faisait courir le bruit qu'il était non seulement Christ et

fil de Dieu, mais empereur et fils légitime de l'impératrice Elisabeth Pétrowna. C'est grâce à cette ruse qu'il fut rappelé en Russie. Paul I^{er}, dit-on, a voulu voir celui qui se faisait passer pour son père, mais il n'a trouvé qu'un illuminé, malheureux dément, qu'il s'empressa de faire interner. Sa liberté lui fut rendue sous Alexandre I^{er}, et il n'a plus été inquiété, étant protégé par l'amie du tsar, la baronne de Krüdner, qui le tenait pour un saint.

Ce fut pour les Skoptzy l'âge d'or, et on peut affirmer que c'est depuis, qu'ils ont pris une grande importance. Consciente de sa force, la secte voulut se mêler des affaires politiques. Un ukase d'Alexandre I^{er} ordonna alors de traiter les Skoptzy en « ennemis de toutes lois divines et humaines, en destructeurs de toute morale, en ennemis du genre humain ».

Le gouvernement n'a cessé depuis de leur donner la chasse. Dès l'année 1817, un ukase, toujours d'Alexandre I^{er} décrétait que tout Skopets arrêté irait servir en Géorgie. Une ville du Caucase, Marani, servit longtemps de garnison à cette troupe de castrats. Ceux parmi eux, qui avaient des infirmités les dispensant du service étaient déportés à Irkoutsk où la plupart périssaient dans les mines.

Un autre ukase daté de 1819 exemptait de ces peines les Skoptzy châtrés avant 1817.

Mais ces moyens n'ont pas suffi à endiguer le flot sans cesse croissant des sectaires. On a cherché à tuer la nouvelle religion par le ridicule. Chaque fois qu'un Skopets était pris, on le promenait à travers les villages, vêtu d'habits de femmes et coiffé d'un bonnet de

fou. Au lieu de produire l'effet voulu, ces exhibitions infamantes attirèrent beaucoup de sympathies à la nouvelle secte. Bien plus (c'est peut-être une coïncidence), le nombre des adeptes augmentait.

Quelques années plus tard, en 1857, Alexandre II édicta une loi exonérant de toute responsabilité le Skopets qui faisait connaître celui qui l'avait opéré.

Aujourd'hui l'on ne déporte plus les Skoptzy vers les steppes glaciales de la Sibérie, mais la loi est aussi rigoureuse à leur égard. Tout Skopets est tenu d'avoir cette qualité indiquée sur son passe-port et quiconque le loge ou l'emploie est obligé d'en faire la déclaration à l'autorité compétente sous peine d'être regardé comme complice et affilié à la secte. Les Skoptzy restent donc constamment sous la surveillance étroite de la police.

Grâce à ces mesures énergiques, leur nombre s'est trouvé peu à peu diminué dans de notables proportions.

La base fondamentale de la religion des Skopzy est la continence. Ils ont un idéal de sainteté consistant à préconiser et à pratiquer des mutilations portant à divers degrés sur les appareils reproducteurs.

Il y a les Skoptzy, du petit sceau, qui n'ont subi que l'ablation des testicules, et les Skoptzy du sceau impérial, privés à la fois de la verge et des testicules. Ces mutilations se font ou d'un seul coup ou en deux fois différentes. Un cérémonial spécial les accompagne. Le manuel opératoire est aussi rudimentaire que ceux indiqués dans le chapitre III.

Les Skoptzy, à l'exemple des Valésiens leurs prédécesseurs, n'hésiteraient, paraît-il, pas, lorsque se présente une occasion favorable, à se saisir de malheureux passants et à les châtrer malgré leur résistance. L'enquête officielle sous la direction du Dr Pélikan n'a pu ni confirmer ni infirmer ces accusations. C'est la raison pour laquelle les Skoptzy sont soumis à une surveillance rigoureuse, comme nous l'avons vu plus haut.

La nouvelle secte rejette la plupart des dogmes de l'Eglise, grecque et en particulier le dogme fondamental du christianisme, celui de la Rédemption par le Christ.

Elle n'admet comme Christ véritable que Iseliwanow, qui enseigna le principe de la mutilation effective en vue de la rédemption du genre humain.

Soucieux de leur développement, et craignant la destruction de leur secte par elle-même, les Skoptzy ont admis le mariage jusqu'à une certaine limite. Après la naissance du second enfant, les époux doivent se soumettre à la castration : émasculation complète ou ablation des testicules chez l'homme et excision du clitoris pour la femme.

D'après certains rites, c'est seulement après la naissance d'un fils que le père doit passer à l'état de « pur esprit ». On élève le fils dans les mêmes idées religieuses de la secte, et il grandit en sachant à quel sacrifice il devra se soumettre à son tour. Mais, malheur à lui s'il cherche à s'y soustraire par la fuite, et surtout s'il se fait prendre !

On raconte à ce propos que le fils d'un Skopets,

après s'être enfui à l'étranger où il s'était marié, fut reconnu par son père, à l'occasion d'un court séjour dans sa patrie ; il paya de sa vie cette fatale imprudence.

Les Skoptzy sont excessivement sobres et leur moralité en fait des personnes très honnêtes. Les jeûnes chez eux durent six mois de l'année. Leur alimentation ordinaire se compose de poisson séché, de légumes, de fruits, de laitage : ils ignorent la viande, ils ne boivent jamais et ne fument pas.

En 1865, ils étaient à peu près au nombre de 8.000 ; six ans après ils étaient 16.098.

Au point de vue social, les Skoptzy russes, parmi lesquels on compte des banquiers, des caissiers, des changeurs, forment une association très unie, disposant de capitaux considérables et dont les centres principaux d'opération sont : Moscou, Pétersbourg, Odessa, et aujourd'hui Bucarest où ils ont émigré en grand nombre, il y a quelque cinquante ans.

4^e Chez les Musulmans.

Avant Mohamed, les Arabes avaient quelquefois recours à la castration, mais c'était dans un but tout à fait différent de l'eunuchisme tel qu'on le conçoit généralement.

Au lieu de mettre à mort, comme c'était l'usage, le prisonnier qui, après avoir pris la fuite, venait à retomber entre leurs mains, les Arabes préislamiques se contentaient quelquefois de lui couper les organes génitaux. Ainsi, ils le condamnaient pour toute sa vie

à un état humiliant et se préservaient de la vengeance de la progéniture du prisonnier.

En agissant ainsi, les Arabes croyaient faire un acte précieux d'humanité.

On ne soumettait pas à ce traitement infamant un captif quelconque, mais seulement les personnages qui jouissaient de l'autorité supérieure dans les tribus, ou qui par suite de leur talent et leur situation avaient une influence ou une renommée. Je me bornerai à citer comme exemple le nom de Al-Acmah el Khassiy (le châtré).

Du commencement de l'Islam jusqu'à la fin du règne de Aly, cousin du Prophète et quatrième Khalife rachidite, on n'a aucune trace des eunuques dans la société musulmane.

Le fondateur de la dynastie des Ommyades, le Khalife Moawia est le premier qui ait introduit l'eunuchisme dans notre société. Son contact avec la civilisation byzantine lui avait fait croire aux avantages que l'on pouvait retirer des services de ces malheureuses créatures. Il en dota sa cour et sa maison. Pour justifier sa conduite il invoqua les paroles du Prophète que nous reproduisons plus bas.

Cet exemple fut malheureusement suivi et développé chez les peuples musulmans dont les plus importants pour ce sujet sont : la Perse, la Turquie et l'Égypte.

Tous les historiens arabes, Maçoudy en tête, constatent que c'est là l'origine de l'introduction de l'eunuchisme dans la société musulmane.

On connaît une tradition d'après laquelle le Prophète

aurait dit : « Il y aura des gens qui seront condamnés à la castration. Prenez-les sous votre bienveillante protection. »

Cette tradition est rapportée par Soyouti d'après Ibn Abdin, mort en 365 de l'hégire, qui la reproduit dans son excellente encyclopédie des traditions prophétiques intitulée : *El Kamel*, le parfait, et qui la fait remonter à Moawia par l'intermédiaire de sept personnes dignes de confiance.

5° En Perse.

Les eunuques en Perse sont de deux espèces : noirs et blancs. Les premiers sont complètement mutilés et étaient importés du Soudan ou anciennement du Maroc. Les blancs sont pour la plupart des eunuques naturels ou plutôt, cryptorchides ou hermaphrodites. Le trafic dans ce pays est assez important. Les plus en faveur de ces mutilés sont les eunuques du Shah et de l'anderoum (harem) royal. Leur chef s'appelle Khadjé-bachi. Il faisait autrefois, lorsque le Shah le désirait, une tournée en province au nom de son maître afin de recruter les plus jolies femmes, et combler ainsi le vide qui se fait dans l'anderoum. Souvent, des eunuques ont été élevés à la dignité de gouverneurs de province, de généraux et de ministres. Cela n'a rien d'étonnant dans un pays où le chef de la dynastie actuelle, Agha-Mohamed, était lui-même un homme incomplet.

6° En Turquie.

Toute personne, en ayant le moyen, pouvait avoir des

eunuques au nombre qu'elle désirait. Mais c'est dans les palais impériaux qu'on trouvait la collection la plus complète et la plus importante : blancs, cuivrés et noirs, complètement emasculés ou spadonés. Ce sont les Indes qui fournissaient autrefois la presque totalité des eunuques orientaux, blancs ou cuivrés. Les noirs venaient du Soudan ou de Kordofane, la Nubie, l'Abysinie, le Darfour.

Quelques-uns des eunuques du palais impérial devenaient très puissants; mais non sans avoir franchi au préalable tous les degrés de la hiérarchie particulière qui les régissait.

A la cour de Constantinople, quatre surtout bénéficiaient de charges importantes : le grand chambellan (hozodabachi), l'intendant du trésor commis à la garde des bijoux de la couronne (khazindarbachi), le grand échanson (kilargibachi), et l'intendant général des palais (seraï-agasi). Enfin, à leur tête était le chef des eunuques du palais impérial (capi-aga ou capone-agasi) qui se tenait toujours dans le voisinage immédiat du sultan, et, remplissait auprès de lui le rôle d'introducteur. Le Cheikh-el-Islam, le Grand-Vizir et lui étaient les trois Altesses du Royaume.

Toutes les affaires de l'Etat passaient par ses mains avant d'être soumises au Sultan. Le Grand Vizir même ne pouvait pénétrer chez le souverain que présenté par le Capi-aga. Celui-ci échappait à tout contrôle et ne relevait que du Sultan, aux côtés duquel il paraissait le vendredi à la parade du Sélamlik.

Le harem est gardé par une autre catégorie d'eunuques, tous noirs, et dont chacun avait une fonction :

eunuque de la mère sultane (walidé agasi), eunuque gouverneur des princes (Shahzadèler agasi), les deux imams eunuques du harem. Le Kislär agasi était ici ce qu'était le Capou agasi, aussi important et influent.

Voilà un petit aperçu de ce qu'étaient les eunuques sous l'ancien régime. Actuellement les choses sont changées et le nombre de ces esclaves mutilés a notablement diminué. J'ai même la promesse formelle de plusieurs de mes amis, personnages très influents en Turquie, que le trafic honteux de l'esclavage et de l'eunuchisme sera sous peu complètement interdit sur tous les points de l'Empire et sans aucune faveur pour qui que ce soit.

7° En Egypte.

Comme en Turquie, les Egyptiens, il y a de cela trente-trois ans, avaient le droit d'avoir des esclaves et des eunuques. Mais depuis la convention conclue avec l'Angleterre, le 17 août 1877, ce commerce honteux et barbare est complètement aboli en Egypte. Il reste actuellement dans quelques maisons, très rares d'ailleurs, quelques stigmates des anciennes mœurs. C'est surtout au palais du Khédive que l'on trouve maintenant des eunuques comme dans l'ancien temps, chose que nous verrons disparaître définitivement, je l'espère, sous peu.

Il y avait chez nous des mutilés blancs, cuivrés et noirs, ayant la même origine de production que ceux de la Turquie. Le prix de ces eunuques était proportionnel à leur laideur.

L'EUNUCHISME DEVANT LA LOI

Nous avons vu que certaines législations avaient fait de la castration une sanction pénale contre certains délits.

Nous allons envisager maintenant la question sous deux points de vue :

1^o La loi contre l'eunuchisme.

2^o Les eunuques devant la loi.

1^o La loi contre l'eunuchisme.

Dans le monde antique, cet acte barbare a été puni par des sanctions rigoureuses. Rome, autrefois si indulgente aux délits de cette espèce, dut prendre fréquemment des mesures coercitives à l'égard des fabricants d'eunuques. Il en fut de même en Orient et en Afrique, où pourtant l'eunuchisme était de tradition. En Europe enfin, la castration fut toujours tenue pour un acte criminel, tant envers la société qu'envers l'individu.

Rappelons d'abord l'article du droit pénal musulman concernant cet acte.

I. — La Dia (rançon) en cas de castration est une dia entière. C'est-à-dire qu'en cas de mutilation et lorsque la victime ou ses héritiers légitimes pardonnent au coupable, et se désistent de l'action criminelle ou publique, la dia (action civile) que doit payer le délinquant équivaut à celle due pour la perte de la vie.

II. — Sous la Renaissance, le Code Caroline, promulgué par Charles-Quint, dénommait castration toute mutilation des organes de la génération pratiquée indifféremment sur l'homme, la femme ou l'enfant. Le coupable devait subir la peine capitale.

III. — En France au XVIII^e siècle, à l'époque où la médecine empirique exerçait le plus de ravages, Jousse le célèbre juriste du droit criminel, écrivait que « ceux qui se mutilent eux-mêmes dans les parties nécessaires à la génération sont punissables de la mort, et que les chirurgiens ou autres qui mutilent les autres pour en faire des eunuques doivent subir la même peine ».

Actuellement, les différentes juridictions d'Europe ont édicté les peines suivantes contre ce genre de délit :

Allemagne. — D'un à cinq ans de prison. En cas de mort, de deux à dix ans. (Code pénal, 224 à 226.)

Angleterre. — La castration criminelle n'est pas prévue expressément : « Quiconque commet une violence sur quelqu'un avec intention de blesser, défigurer ou rendre incapable, encourt la servitude pénale pour cinq ans ou à vie... ou deux années d'emprisonnement. »

Autriche. — De cinq à dix ans de travaux forcés. (Code pénal, art. 156.)

Hongrie. — Cinq ans de réclusion. (C. pén. art. 303.)

Belgique. — L'article 400 punit de deux à cinq ans de prison, et de 200 à 500 francs d'amende, les coups

et blessures ayant produit une maladie incurable, la perte d'un organe, etc.

La loi du 3 juin 1870 punit de deux ans de prison les mutilations faites en vue de l'exemption du service militaire.

Espagne. — Réclusion à temps ou à perpétuité. (Art. 429.)

Italie. — De cinq à dix ans de réclusion. (Art. 732.)

Pays-Bas. — Pas prévu expressément. Blessures graves punies par les articles 300 à 303.

Portugal. — « Celui qui commet le crime de castration en amputant à autrui quelque organe nécessaire à la génération, est condamné à la prison majeure ou cellulaire de deux à huit ans. Si le mutilé vient à mourir dans les quarante jours qui suivent le crime, la peine est portée soit à huit ans de prison cellulaire suivis de douze ans de déportation, soit à vingt-cinq ans de déportation. » (Art. 366.)

Russie. — Privation des droits civiques, ou quatre à six ans de travaux forcés ou déportation en Sibérie. (Art. 1477.)

SUISSE :

Bâle. — Pas prévu expressément. Un à six ans de chaîne.

Genève. — Dix à quinze ans de réclusion. (Art. 264.)

Neuchâtel. — Un à cinq ans de réclusion. Dix à quinze ans si le résultat : « Empêcher la génération », a été voulu. (Art. 361.)

Soleure. — Dix ans de réclusion. (Art. 117.)

Valais. — Trente ans de réclusion. Réclusion perpétuelle en cas de mort de la victime. (Art. 254.)

Vaud. — Un à huit ans de réclusion. Le double si la préméditation est établie.

Grisons. — Un à vingt ans de prison. (Art. 121.)

En France, le Code pénal du 25 septembre 1791 (art. 28) punissait de mort le crime de castration, sans établir de distinction pour le cas où le crime aurait entraîné la mort. Aujourd'hui la sanction en est établie par l'article 316 du Code pénal, ainsi conçu : « Toute personne coupable de crime de castration subira la peine des travaux forcés à perpétuité. Si la mort en est résultée avant l'expiration des quarante jours qui auront suivi le crime, le coupable subira la peine de mort. »

D'après les termes de cet article, la loi française ne considère la castration comme un crime, que dans le cas où elle aura été pratiquée sur autrui ; sinon, et effectuée par l'agent sur lui-même, elle rentre dans une classe de faits contre lesquels la loi ne prononce aucune peine ; sauf toutefois s'il s'agit d'une mutilation ayant pour but l'exemption du service militaire.

2^e Les eunuques devant la loi.

Dans tous les pays, excepté la Chine, les eunuques sont passibles de la justice nationale.

Une question qui doit nous intéresser est de savoir jusqu'où va le droit de l'eunuque dans les questions du mariage.

A Rome, il lui était défendu de se marier valable-

ment. La loi catholique refuse également le mariage aux eunuques.

L'ancienne jurisprudence, en France, était intran-sigeante sur ce sujet.

Actuellement, un mariage d'eunuque est valable si la femme sait d'avance l'état de son mari.

Une castration survenant après le mariage n'est pas une raison pour le dissoudre.

La castration est une cause de nullité du mariage si la femme n'en a pas été avertie, et constitue ce qu'en terme juridique on appelle une injure grave.

Un mari peut toujours désavouer l'enfant, s'il peut prouver qu'il a été impuissant pendant le laps de temps qui s'est écoulé depuis le trois centième jusqu'au cent quatre-vingtième jour avant la naissance.

Devant la loi musulmane, un eunuque peut se marier légalement.

Omar Ibn el Kattab, deuxième khalife rachidite, avait prononcé le premier, par l'autorité de la loi, le divorce d'une femme mariée à un homme châtré qui ne l'avait pas mise au courant de son triste état. Dans les cas similaires, la loi veut que la femme soit consultée et que le cadi (juge), si elle le désire, ordonne le divorce d'office. Les parents de l'épouse, comme dans tout autre cas, n'ont aucun droit d'ingérence pour exiger la répudiation si elle consent à continuer sa vie conjugale avec le même mari. Si la femme d'un homme mutilé vient à donner le jour à un enfant, la loi ne reconnaît pas la paternité au mari.

Quelques docteurs, soucieux de la morale publique et de la protection des biens matrimoniaux, émettent

cependant un avis contraire. L'enfant ne sera pas imposé au mari, à qui on aurait coupé seulement le testicule droit, car cet organe, d'après un dire, est celui qui a produit le sperme, tandis que le testicule gauche est celui qui fait naître le système capillaire. C'est une opinion vulgaire à laquelle certains docteurs s'attachent encore et qui est fausse.

Il n'en est pas de même du père à qui on aurait enlevé le membre viril tout en laissant intacts les deux testicules. L'enfant lui est incontestablement attribué.

« En Chine, les eunuques sont passibles de tribunaux particuliers devant lesquels ils passent souvent. Il arrive parfois que, pour des raisons diverses, ennui, mauvais traitement, un eunuque s'échappe. Aussitôt des détectives spéciaux, très habiles à dépister, se mettent à ses trousses. Une première escapade est punie de deux mois de prison et de vingt coups de bambou ; une récidive se juge par deux mois de cangue. A la troisième, il est banni et envoyé à Moukden. Si l'eunuque vole des objets appartenant à l'Empereur et qu'il soit découvert, il est condamné à la décapitation et exécuté dans une petite ville, Shin-San-Kou, à vingt kilomètres de Pékin.

« Les fautes légères sont punies par la bastonnade : Cent, deux cents, trois cents coups de bambou suivant le cas. Le chef eunuque demande à chacune des quarante-huit sections placées sous ses ordres de lui prêter un délégué armé d'un bambou, et les délinquants sont châtiés par leurs pairs. La bastonnade est généralement faite en deux séances. Après la première, le patient est remis aux mains d'un médecin qui soigne

les plaies et, trois ou quatre jours après, quand la cicatrisation commence, la deuxième séance a lieu ; c'est ce que les Chinois appellent soulever les croûtes.

« Deux eunuques coupables d'un délit commun doivent mutuellement se fustiger. Au début ils n'osent pas trop frapper ; mais un coup énergique appelant de la part du touché une riposte plus violente, ils en arrivent à se faire beaucoup de mal.

« L'eunuque chinois peut se marier et adopter des enfants. Quelques-uns même ont des enfants légitimes arrivés avant que leur père ne subisse l'opération. »

Nous empruntons à M. Matignon les renseignements qui précèdent sur les pénalités encourues par les eunuques en Chine.

Nous croyons avoir suffisamment indiqué, au cours de ce travail, quelles sont nos idées personnelles concernant l'eunuchisme, quelles répressions doivent être opposées à cette honteuse et barbare pratique, pour ne pas insister ici longuement. Quel que soit son but, quels que soient les motifs appliqués à sa défense, l'eunuchisme doit disparaître de la civilisation. Un argument, cependant, nous a paru particulièrement dangereux, et nous tenons à le réfuter en quelques mots. Tiré de considérations sur la criminalité, il tend à créer de véritables thilbiæ du fait de la section du cordon spermatique chez des criminels, pour empêcher à ces individus de procréer des dégénérés et des êtres dangereux pour la société. D'autres procédés moins barbares sont applicables, à notre avis, et rien ne justifierait ce dernier. Outre qu'il n'est pas prouvé

que des criminels, des dégénérés reproduisent fatalement des dégénérés, les statistiques nous montrent que la plupart des assassins, des criminels, sont très souvent issus de familles des plus honorables.

L'argument tombe aisément ; nous n'avons pas à faire ici ce travail de statistique, mais il nous est permis cependant de conclure à la répression impitoyable de l'eunuchisme, quel que soit le procédé, quelle que soit l'excuse.

CONCLUSIONS

I. — L'eunuchisme remonte à la plus haute antiquité. Seuls les Celtes et les Germains semblent ne pas s'être livrés à cette pratique.

II. — Des trois sortes d'eunuques : castrats, thilbiæ, spadones, ce sont les premiers surtout que nous avons étudiés. Les méthodes soudanaises et chinoises résument pour ainsi dire la technique opératoire de l'eunuchisme.

III. — La castration, l'eunuchisme, ont des effets considérables sur l'anatomie et la physiologie.

Nous avons pu observer le cadavre d'un eunuque au Caire :

Anatomiquement : Nous avons surtout noté :

Les dimensions exagérées du squelette que nous avons rapportées.

La longue persistance des cartilages de conjugaison que nous avons vus.

L'arrêt de développement du larynx ; l'état cartilagineux de l'os hyoïde.

Le système pileux peu développé.

Physiologiquement : L'étude des diverses glandes . thyroïde, surrénale, pinéale, prostatique, et de leur état sur le cadavre, a été faite par nous.

La corrélation entre leurs sécrétions internes et les sécrétions internes du testicule est variable.

La glande thyroïde était très atrophiée, ce qui nous amène à dire que l'antagonisme qui existe chez la femme entre l'ovaire et la glande thyroïde n'existe pas chez l'homme entre le testicule et cette glande.

Les capsules surrénales étaient hypertrophiées : nous apportons ainsi une confirmation aux idées actuelles. *L'hypophyse était hypertrophiée.*

La prostate comme du reste les vésicules séminales était atrophiée.

IV. — *L'ablation des testicules seuls chez l'adulte laisse subsister la fonction sexuelle ; l'éjaculation est encore tout à fait possible : mais il n'y a plus de spermatozoïdes et une observation personnelle détruit certaines assertions contraires.* — Chez l'individu dont le cordon spermatique a été coupé, et dont le testicule subsiste, la sécrétion interne de la glande explique la persistance de la fonction sexuelle.

Chez ceux dont le testicule a été enlevé, cette persistance pourrait s'expliquer par une suppléance due aux capsules surrénales et à l'hypophyse dont nous avons vu l'hypertrophie. Le liquide de l'éjaculation est du liquide prostatique. Dans notre cas, il n'y avait pas de spermatozoïdes.

V. — L'intelligence serait atteinte pour beaucoup

d'auteurs ; tel n'est pas notre avis, et nous incriminons beaucoup plus l'état social, l'ambiance, la situation, la race que l'opération même.

VI. — Chez l'adulte, la castration totale produit des effets sensiblement analogues à ceux qui résultent de la castration pratiquée chez l'enfant (cas de notre eunuque) ; ces effets existent certainement, mais il faut leur reconnaître des particularités essentielles : ils sont irréguliers et fortement atténués.

Les conséquences de la castration sur le moral des individus se font particulièrement sentir à cette période de la vie, et peuvent aller jusqu'à des troubles cérébraux graves.

VII. — En raison de ces troubles physiologiques et anatomiques dont l'eunuchisme est la cause, et aussi pour des raisons purement sociales et humanitaires, il est à souhaiter que cette catégorie d'individus disparaisse définitivement dans tous les peuples avec la civilisation actuelle.

Nous exposons la répression que les lois, les religions, la société appliquent à l'eunuchisme.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
MORAT

Vu :

LE DOYEN,
L. HUGOUNENQ

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 15 juillet 1910.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN

BIBLIOGRAPHIE

- ABATE PACHA (D^r). *Egyptica*.
- ALAMARTINE (H.), La sécrétion interne du testicule (*Revue générale. — Gazette des hôpitaux*, n° 137, 1906).
- ALBARRAN, Castration dans l'hypertrophie de la prostate (*Comm. au IX^e Congrès français de Chirurgie*, 25 octobre 1895).
- ANCEL et BOUIN, Nombreux travaux.
- ANCILLON, *Traité des eunuques*, 1707.
- ARSENIEFF, *Sekta Skoptsof*, V. Rossii, 1874.
- ATHANASOFF, *Recherches histologiques sur l'atrophie de la prostate consécutive à la castration, à la vasectomie, etc.* (thèse de Nancy, 1898).
- BERGMANN, *Origine, signification et histoire de la castration, de l'eunuchisme et de la circoncision*, Palerme, 1883.
- BOKHARI, *Recueil des paroles du prophète*.
- BOUISSEAU, Art. CASTRATION, *Dict. encycl. de physiol. de Dechambre*.
- BRIAU, De l'influence de la castration testiculaire et ovarienne sur le développement du squelette (*Gaz. hebdom. de méd. et de chir.*, 15 avril 1905).
- BRISAUD, Étude anatomo-pathologique sur les effets de la ligature du canal déférent (*Arch. de physiol.*, 1880).
- BROCOU-SIQUARD, Cours à la Faculté de médecine, 1869, 1889 (*Comptes rendus de la Soc. de biol.*, 1889-91).
- CHAMPOLLION-FIGEAC, *Egypte ancienne*.
- CURLING, *Traité des maladies du testicule et du cordon* (trad. de Gosselin, 1857).
- DE AMICIS (Ed.), *Constantinople*, Paris, 1883.
- DEMARQUAY, *Maladies chirurgicales du pénis*.
- DUPRÉ, *Les caractères cliniques de l'insuffisance testiculaire* (thèse de Paris, 1904-1905).

EL BEIDAWI.

EL NASSAFI.

FAKKI EL BAZI.

FESTAL, Sur la castration du verrat (*Recueil de méd. vétér. prat.*, 1851, t. VIII, série 3).

FLOREDRUS, Recherche clinique sur les relations existant entre la prostate et les testicules (*Semaine médicale*, 1897).

GIARD (Alf.), Comment la castration agit-elle sur les caractères sexuels secondaires (*Comptes rendus de la Soc. de biol.*, 9 janvier 1903).

GODARD, Egypte et Palestine (*Mémoires de la Soc. de biol.*, 1856, 2^e série).

GRIFFITHS, The results upon the testicle of ligature ou division of the vas deferent (*The Lancet*, avril 1895).

GUINARD, Apl. CASTRATION, *Dict. de physiol. de Richet*, t. II, p. 76.

HÉRODOTE, *Eulerpe*, ch. II.

IBN-ABDIN, *El Kanieh*.

JULIN (Ch.), La castration parasitaire (*Revue génér. des Sciences*, 26 avril 1894).

KHODJA, Omar Habbay Aban Othman.

— *El Klub*.

LACASSAGNE, Art. PÉDÉRASTIE, *Dict. Dechambre*. — *Précis de médecine légale*.

LANNOIS, Castration et atrophie de la prostate (*Assoc. franç. pour l'Avanc. des Sc.*, Congrès de Caen, 1894).

LANNOIS et ROY, *Etude biologique sur les géants*, Paris, 1904.

— Gigantisme et castration (*Soc. de pathol. comparée*, 9 décembre 1902. — *Revue interne de méd. et de chirurg.*, 10 décembre 1902).

LASOURCE (Dr), L'Eumachisme (*La Vie médicale*, juin, juillet, août 1903).

LE CORAN.

LEREBoullet, *Gazette hebdomadaire de méd. et de chir.*, 1877.

LERICHE, *De l'achondroplasie*.

LOISEL (Gustave), Sur l'origine du testicule et sur sa nature glandulaire (*Soc. de biologie*, 18 janvier 1902).

Les phénomènes de la sécrétion dans les glandes génitales (*Journ. d'anal. et de physiol.*, 1904, 1905, 1906).

LORTHOIS, *De l'automutilation. Mutilations et suicides étranges* (thèse de Lille, 1909).

LUTKENS, Nouvelle contribution au traitement de l'hypertrophie prostatique par la castration (*Deutsch. med. Wochenschrift*,

- 1895, n° 5, et *Bulletin général de thérapeutique*, CXXVIII, 1895, p. 371).
- MASPERO, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*.
- MATIGNON, Les eunuques du palais impérial (*Bull. de la Soc. anthrop.*, 7 mai 1896, p. 323).
- *Crimes et Superstitions en Chine*.
- MAWARDI, *El Akkam el Soltanich*.
- MEIGE (Henry), Sur le gigantisme (*Arch. gén. de médecine*, octobre 1902, p. 442).
- OUDEMANS, *Fuller aus castrirten raupen Zool. Jahr.*, Bd XII, 1898.
- PELIKAN et J. JWANOW, *Gerichtlich medicinisch Untersuchungen über das Skoptzenthum in Russland*, Saint-Pétersbourg, 1876.
- PIRSCHÉ, De l'action du testicule sur le squelette (thèse de Lyon, 1903).
- PITTARD, La castration chez l'homme et les modifications qu'elle apporte (*Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*, 8 juin 1903).
- PLATO, Zur Kenntniss der Anatomie und Physiologie des Geschlechts Organe (*Arch. f. mik. Anat.*, Bd. L., 1897).
- PLUTARQUE, *Isis et Osiris*.
- PONCET (Pr), Etude des eunuques (*Arch. anthr. crim.*, Lyon, 1896).
- *Soc. de méd. de Lyon*, 1896).
- PONCET et LERICHE, *Acad. de méd.*, 1903, et *Rev. de chir.*, 1903.
- PRUNEAU, Note sur la sécrétion interne du testicule (*Recueil de méd. vétér.*)
- RABAUD, La sécrétion interne du testicule (*Arch. génér. de méd.*, 1904).
- RAVIART et LORTHOIS, De l'automutilation. Cas inédits (*Echo médical du Nord*, janvier 1910).
- REGAUD, Art. LES GLANDES GÉNITALES, in Prof. Renaut, *Traité histol.*, p. 1663, 1899.
- RICHARD MILLAUT (Dr), *les Eunuques à travers les âges* (1908).
- RICHOU et JEANDELIZE, Remarques à propos d'un castrat naturel (*Soc. de biol.*, 14 novembre 1903).
- RICHOU et JEANDELISE, Effets de la castration et de la thyroïdectomie combinée chez le jeune lapin (*Soc. de biol.*, 14 novembre 1903).
- Allongement général des os longs chez le lapin par la castration (*Soc. de biol.*, 13 mars 1905).
- SOYOUTI, *El Kamel*.
- TEINTURIER, Les Skoptzy (*Progrès médical*, 1876-77).
- TOURNADE, Etude sur les modifications du testicule corrélative à l'interruption du canal déférent (thèse de Lyon, 1903-1904).
- VARIOT et BESANÇON, Indépendance de la spermatogenèse et de la sé-

création testiculaire proprement dite (*Bull. de la Soc. anat. de Paris*, 1892).

VARIOT et BESANÇON, *Influence de la sécrétion testiculaire sur le développement. Indépendance de cette fonction et de la spermatogenèse dans certains cas.*

WHITE (W.), The operation of castration for hypertrophie of the prostate (*R. S. M.*, 1894).

WIRKUNG (G.), Der Kastration und andere Einflüsse auf die Geweihbildung der Hirsche und Gehörnbildung der Rehböcke (*Deuts. Jägzeit.*, t. XXVII, 1897).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	7
HISTORIQUE. — <i>Des mutilations en général ; des mutilations sexuelles en particulier</i>	11
DÉFINITIONS. — <i>Technique opératoire</i>	18
A. — Méthode soudanaise	19
B. — Méthode chinoise	21
ÉTUDE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DES EUNUQUES	25
LES EUNUQUES : <i>Devant la religion. — Dans la société. — De- vant la loi</i>	46
L'Eunuchisme jugé par les religions	46
Les Eunuques dans la société	56
1 ^{re} En Chine	56
2 ^{de} En Italie	59
3 ^{de} En Russie.	62
4 ^{de} Chez les Musulmans	67
5 ^{de} En Perse	69
6 ^{de} En Turquie	70
7 ^{de} En Egypte	71
L'Eunuchisme devant la loi	72
1 ^o La loi contre l'Eunuchisme	72
2 ^o Les Eunuques devant la loi	76
CONCLUSIONS	81
BIBLIOGRAPHIE	85

